

vendredi 31 mars 1933.  
treizième année, n° 1

P 42 C

1933-34

1350

publication hebdomadaire  
un an : 75 frs; six mois : 40 frs  
le numéro : 2 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Miroir de la Chine  
Saint Paul a-t-il connu Jésus ?  
Toujours Paris...  
Le jubilé de la Rédemption  
Corporatisme ?  
Un Américain parle de la France  
Misère du cinéma



Louis LALOY  
Lucien GERFAUX  
Jean-Pierre MAXENCE  
Mgr Louis PICARD  
Ch. van RENYNGHE de VOXVRIE  
Fernand DESONAY  
Jean DENIS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Études carmélitaines »,  
Mgr J. Schyrgens

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte chèque postal 489.16

# CREDIT ANVERSOIS

FONDÉ EN 1898

**SIEGES** { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital  
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

**BANQUE**

**BOURSE**

**CHANGE**

**PARIS**  
20, rue de la Paix

**LUXEMBOURG**  
55, boulevard Royal



Le Nouveau  
Radio-Gramophone

**"LA VOIX DE SON MAITRE"**

bat le record de la perfection

Modèle 521

Demandez la brochure  
explicative

Démonstration sans  
engagement

171, bd Maurice Lemonnier  
BRUXELLES



## ATELIERS DE PHOTOGRAVURE

# J. BRAUN KIVITS

CLICHÉS - DESSINS  
POUR TOUTES INDUSTRIES

TÉLÉPHONE: 26-36-55  
CH. POSTAUX: 13-11-64

24, RUE VANDERMAELEN  
BRUXELLES (OUEST)

TOUS TRAVAUX EN NOIR ET EN COULEURS

## La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Miroir de la Chine  
 Saint Paul a-t-il connu Jésus ?  
 Toujours Paris...  
 Le jubilé de la Rédemption  
 Corporatisme ?  
 Un Américain parle de la France  
 Misère du cinéma

Louis LALOY  
 Lucien CERFAUX  
 Jean-Pierre MAXENCE  
 Mgr Louis PICARD  
 Ch. van RENYNGHE de VOXVRIE  
 Fernand DESONAY  
 Jean DENIS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Études carmélitaines », Mgr J. Schyr, ens.

## La Semaine

Une lettre au *Times* du brillant écrivain G. K. Chesterton, est venue confirmer avec éclat ce que nous écrivions ici, la semaine dernière, au sujet de la politique anglaise depuis 1918. Essayons de traduire, sans trop les trahir, ces lignes où l'humour le dispute à l'ironie :

*Je trouve dans certains journaux libéraux anglais — avec lesquels je suis d'accord sur bien des points — une description très vive de la violente destruction de toute idée libérale par la nouvelle école de prussianisme en Allemagne. Et cette description est accompagnée d'un curieux commentaire. Elle ne ferait que prouver à quel point nous avons été peu gentils vis-à-vis de la Prusse et vis-à-vis de l'Allemagne. Et moi qui m'étais imaginé que notre politique n'avait cessé d'être proallemande et proproussienne depuis la guerre! Quoi-qu'il en soit, pour ces journaux, la morale qu'ils tirent des événements est bien celle-là.*

*Nous avons été tellement durs envers les Prussiens que nous les avons acculés à rêver (pour la première fois) de militarisme. Nous avons soutenu en tout la France et la Pologne avec un enthousiasme si passionné qu'enfin, même Potsdam et Berlin ont fini par rêver d'une chose aussi terrible que... former et exercer des soldats. Excité plus qu'il n'est possible d'endurer, même le pacifisme séculaire des Junkers a cédé. Et la découverte que ces Junkers ne sont plus des Quakers devrait nous remplir de remords devant l'étendue de notre crime.*

*Si cette théorie est vraie, elle illustre la façon curieuse dont l'histoire est enseignée. J'ai été élevé dans la croyance que Bismarck confessait et avait sa politique de fer et de sang avant la grande guerre; que la Prusse était synonyme de militarisme bien avant 1914; qu'un Empereur allemand (toujours vivant, d'après certains) conseillait ouvertement à ses soldats d'imiter les Huns qui dévastèrent l'Europe au moyen âge; qu'on trouvait dans la presse anglaise, même en ces temps-là, des bons mots sur le penchant prussien de recourir au poing d'acier; que l'annexion prussienne de l'Alsace était trop raide et trop brutale même pour Bismarck; que la destruction prussienne de la Pologne (que les Prussiens voudraient recommencer aujourd'hui) était l'un des crimes avérés de la Chrétienté. En résumé, j'avais appris, longtemps avant la grande guerre, que les Prussiens étaient dangereux parce que, étant donnée leur philosophie, ils ne craignaient pas Dieu et ne laissaient aucun cas de l'homme; ou (pour le traduire en langage moderne) parce qu'ils n'avaient ni l'idéal international du christianisme, ni l'humanitarisme de la démocratie contemporaine. En d'autres mots encore, ils avaient la tendance d'agir en toutes circonstances, exactement comme ils agissent en ce moment...*

*Le seul fait que, tous, nous n'avons cessé de répéter cela pendant des années ne prouve pas que ce soit faux. Le seul fait que tout cela peut se retrouver dans les colonnes des journaux libéraux, dans celles du *Times*, dans les livres de presque tous les publicistes, sans parler de l'obscur journalisme de cette personne (comme disent les*

*Chinois), ne prouve pas que ce soit faux. Les événements de l'heure prouvent que c'est vrai.*

\* \* \*

La volonté de guerre de Berlin : voilà le vrai et seul problème, écrivions-nous la semaine dernière. Toute la politique d'aujourd'hui, toute la politique de demain tournent autour de ce fait central : la volonté de guerre de la Prusse. Certes la guerre n'est pas pour demain au sens... solaire du mot, ni pour dans trois mois, c'est entendu. Mais du chaos allemand dont surgit actuellement le national-socialisme, de cette fermentation indescriptible et invraisemblable dont pourrait bien sortir la mystique nouvelle d'un *Deutschtum* rédempteur de la civilisation et même du genre humain, de tout cela, si Hitler réussit à imposer l'ordre prussien, la guerre sera l'aboutissement logique.

— Mais est-ce chrétien, nous a-t-on dit à ce propos, de promouvoir l'ordre chez soi et chez ses amis et de souhaiter le désordre chez ceux qu'on n'aime pas? Et vous qui admirez l'œuvre mussolinienne, comment pouvez-vous, sans illogisme flagrant, ne pas applaudir à la réaction hitlérienne anticommuniste, antisocialiste, antilibérale, antidémocratique, antiparlementaire, toutes « réactions » que vous prônez depuis des années?

L'erreur est toujours la même. Elle consiste à raisonner sur l'Allemagne comme on raisonne sur la France ou l'Italie. L'hitlérisme renforce l'hégémonie prussienne sur l'Allemagne de Bismarck qui est une Allemagne partielle et artificielle, une Allemagne contre nature en quelque sorte. Cet ordre-là, Berlin centre moteur du III<sup>e</sup> Reich, c'est, en toutes rigueurs de termes, le désordre allemand, et, surtout, le désordre européen, car la Prusse est le chancre, l'abcès, la cause permanente de conflits toujours renouvelés.

Répetons-le, nous ne sommes pas du tout antiallemand, mais antiprussien. La véritable Allemagne, les Allemagnes plutôt, font partie intégrante de l'Occident chrétien. A ces « pays » et à ces races, auxquels notre civilisation doit beaucoup, nous souhaitons ce que nous souhaitons à nous-mêmes et à nos amis, l'ordre véritable, c'est-à-dire, avant tout, d'être délivrés du joug prussien.

\* \* \*

Si les événements d'Allemagne n'étaient aussi inquiétants comme on s'amuserait du désarroi des socialistes! Certes, le Centre n'a pas fait brillante figure devant la vague naziste, mais la « formidable » social-démocratie! Balayée, fondue, disparue... M. Vandervelde n'en revient pas. Au lieu d'aller se promener en Espagne, c'est outre-Rhin qu'il eût dû se rendre pour y enquêter sur les causes de l'effondrement socialiste. Pour nos chefs rouges, les fils spirituels du socialisme allemand, la désillusion, la déception doivent être profondes. Août 1914 d'abord, puis la lamentable impuissance des gouvernements socialistes prussiens et allemands permettaient pourtant de prévoir que la

résistance des sociaux-démocrates à une réaction triomphante se bornerait à peu de chose. Quelle débâcle!

Commentant certains textes socialistes, M. Vanderveelde confesse dans *Marianne*, l'hebdomadaire parisien de gauche :

« Deutschland über alles! »

Hitler est vainqueur. Les bandes fascistes occupent les locaux du parti et les maisons syndicales. La terreur blanche sévit. Les journaux d'opposition sont suspendus ou réduits au silence. Il n'y a plus de libertés publiques. C'est, dans toute sa nudité, le gouvernement de la force, et, à pareil gouvernement, on adresse, pour toute défense, des conseils de modération et de sagesse.

J'entends bien, et je souligne qu'il serait souverainement injuste de rendre la social-démocratie responsable de telles déclarations; qu'elles sont à n'en pas douter, le fait d'hommes auxquels le hasard des événements a mis momentanément sur les épaules des responsabilités inattendues, que ce n'est pas ainsi que parleraient Breitscheid, ou Hilferding, ou Wells, ou Stampfer, ou les autres leaders socialistes, si la tyrannie hitlérienne ne les condamnerait pas au silence.

Mais ce n'est pas une raison pour fermer les yeux devant deux faits, également graves, l'un et l'autre.

Le premier, c'est que, dans le domaine international, il y a sur la plupart des questions, unanimité dans l'opinion allemande et que le nationalisme même, n'est pas le monopole des seuls partis de dictature.

Le second, c'est que — si pénible qu'il soit de le constater — il y a chez une partie de la classe ouvrière allemande, dans les milieux syndicaux surtout, une tendance particulièrement inquiétante à essayer de faire la part du feu, à tolérer le pire des gouvernements avec l'espoir, combien fragile, d'être toléré par lui, bref à se laisser fascitiser, comme l'ont fait en Italie, avec l'Aragona, les trop nombreuses organisations syndicales.

Ce serait à désespérer de tout, si pareille tendance venait à prévaloir et l'on peut compter, l'on a le droit de compter, sur l'esprit socialiste des travailleurs allemands pour y faire échec.

Il faut le signaler cependant, afin de la mieux combattre.

Pas plus en Allemagne qu'en Italie le socialisme n'a « tenu ». Il ne « tiendrait » pas davantage en France si la réaction nationale, qu'appellent et qu'espèrent tous les amis de la paix, se produisait enfin...

\* \* \*

Eclate-t-elle assez, la formidable puissance mondiale « israélite » Des Juifs sont molestés en Allemagne et aussitôt, dans les quarante-huit heures, partout, l'opinion publique est alertée et la poignée de Juifs répartis dans le monde — 11 millions, si nos souvenirs sont exacts — même le plus assourdissant des tapages.

Nous ne sommes pas le moins du monde antisémite, mais on nous permettra de constater que les protestations qui s'élèvent contre les quelques excès commis, ces jours-ci, outre-Rhin, et qui remplissent dans le monde entier les colonnes de tous les journaux, sont autrement générales et violentes que celles provoquées par des faits infiniment plus graves mais qui... ne concernaient que de pauvres catholiques du Mexique ou d'Espagne.

Dimanche dernier, M. Vanderveelde intitulait son article dominical du *Peuple* : LA BESTIALITÉ ANTISÉMITTE. Mais la bestialité anticatholique des socialistes mexicains et espagnols, bien plus bestiale pourtant, ne fut jamais stigmatisée à cette place, par sa plume...

L'antisémitisme est injustifiable, mais combattre, dans certains pays surtout, une influence juive exagérée, une emprise juive (qui n'a d'ailleurs rien de religieux...) dissolvante et démoralisante, c'est tout autre chose. Citons ici, à cet égard, quelques lignes de la retentissante lettre pastorale que l'évêque de Linz, en Autriche, consacra, il y a deux mois, au nationalisme.

Parlant de l'antisémitisme racial de l'hitlérisme, Mgr Gfellner distingue :

a) *La haine injuste contre le peuple juif.*

Ceci est également vrai de l'antisémitisme racial et radical que prône le national-socialisme. Mépriser le peuple juif du seul chef de sa descendance, le haïr, le persécuter est inhumain et antichrétien; ces « pogroms », l'Eglise

les a toujours condamnés, et elle a protégé le peuple juif contre les haines injustes.

Tout récemment encore, dans un décret romain de 1928, il est dit expressément : « L'Eglise catholique, en effet, a toujours eu coutume de prier pour le peuple juif, qui fut le dépositaire des promesses divines jusqu'à Jésus-Christ, malgré l'avengement continué de ce peuple, bien plus à cause même de cet avengement. Avec quelle charité le Siège apostolique n'a-t-il pas protégé le même peuple contre les vexations injustes! Parce qu'il réprovoque toutes les haines et animosités entre les peuples, il condamne au plus haut point la haine contre le peuple autrefois choisi par Dieu, cette haine qu'aujourd'hui l'on a coutume de désigner communément par le mot d' « antisémitismes ».

Cette attitude de l'Eglise est absolument inconciliable avec le rejet des saintes écritures de l'Ancien Testament sous un prétexte antisémite : par leur contenu intime, l'Ancien et le Nouveau Testaments forment un seul tout. C'est le principe posé par saint Augustin : « Le Nouveau Testament est en germe dans l'Ancien Testament, et l'Ancien Testament se manifeste dans le Nouveau ».

b) *Opposition légitime à l'esprit juif international.*

D'une manière générale, cependant, l'esprit juif international est autre chose que la nationalité juive et la religion juive. Il est incontestable que nombre de Juifs, étrangers à toute préoccupation religieuse, exercent une influence souverainement pernicieuse dans tous les domaines de la civilisation moderne. La vie économique, le commerce, les affaires, la concurrence, le barreau, la médecine, la vie sociale, la politique sont bien souvent pénétrés, minés ou bouleversés par des principes matérialistes et libéraux surtout professés dans les milieux Juifs. La presse et les réclames, le théâtre ou le cinéma font souvent preuve de tendances frivoles ou indécentes qui empoisonnent l'âme des populations chrétiennes jusqu'en ses plus intimes profondeurs, et c'est encore le monde juif qui est le principal inspirateur et le plus zélé colporteur de ces manifestations.

De concert avec la franc-maçonnerie, le judaïsme dégénéré fut également et surtout le propagateur du mammonisme — cet égoïsme capitaliste, — en même temps que le fondateur et l'apôtre du socialisme et du communisme, l'avant-coureur et le fourrier du bolchevisme. Combattre et briser cette pernicieuse influence du judaïsme est pour tout chrétien sincère non seulement un droit légitime, mais un impérieux devoir de conscience. Il serait donc à souhaiter que, du côté arien et chrétien, les dangers et les maux créés par l'esprit juif fussent encore mieux connus, encore plus opiniâtrement combattus et que cet esprit n'y fût pas imité ou soutenu, publiquement ou furtivement.

Autrefois, notamment dans les villes italiennes, on assignait à la population juive un quartier spécial, le « Ghetto », afin d'en entraver autant que possible l'esprit et l'influence du judaïsme; notre époque, à vrai dire, n'a point l'habitude de proscrire les Juifs hors d'un pays; elle ferait pourtant bien, par sa législation et sa manière de gouverner, d'opposer une puissante digue à toute cette fange intellectuelle, à ce flot d'immondices qui, venant surtout du judaïsme, menace de submerger le monde. Nous ne méconnaissons pas cependant que, parmi les Juifs, il y ait de nobles caractères.

Si donc le national-socialisme ne veut admettre dans son programme que cet antisémitisme intellectuel et moral, rien ne l'en empêche; mais alors que le national-socialisme n'oublie pas que l'Eglise catholique est, plus que tout autre, le plus solide rempart qui s'oppose à l'assaut intellectuel de l'athéisme juif; d'autre part, qu'il cesse d'attiser l'antisémitisme racial par une orgueilleuse apothéose de la race arienne.

Ce n'est pas sous l'influence de la nature allemande que le monde guérira : le salut et la guérison des peuples de la terre n'existent qu'en un seul nom, le nom de Jésus, ainsi que Pierre le proclamait déjà.

M. F. Sieburg, l'auteur de ce livre au titre stupide : *Dieu est-il Français?*, vient de faire paraître la traduction d'un autre de ses ouvrages : *Es werde Deutschland*, sous le titre *Défense du nationalisme allemand*. Nous n'en conseillons la lecture à personne. L'auteur a voulu « expliquer son pays » et son explication est pratiquement inaccessible à un cerveau qui aime l'ordre et la clarté. Si Sieburg a raison, il y a un abîme entre la culture allemande et le reste de la civilisation occidentale. Mais comme Sieburg raisonne comme si le christianisme n'existait pas et n'avait jamais existé, alors que, tout de même, les Allemands furent pétris par l'influence chrétienne, on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'il néglige des facteurs essentiels.

De la clarté de la pensée, chez M. Sieburg, citons cet exemple :

Le devenir n'est qu'une fonction du mouvement, de même que l'acte de créer n'est que la prise de conscience du devenir pur. L'Allemagne seule pouvait élever le mouvement en soi au rang d'une idée. Le mouvement, en tant qu'instrument de la volonté libre même toujours à un but déterminé. Mais dès que le mouvement renonce à prendre une direction quelconque, il se soustrait à la raison. Et c'est essentiellement ce mouvement à l'état pur qui intéresse l'Allemand : celui-ci l'utilise contre certains obstacles rencontrés au cours de son évolution, et l'oppose non sans une certaine complaisance, à ce principe du repos que d'autres peuples invoquent dans leur besoin de durer...

Parlant du « militarisme comme volonté et comme représentation » (?), M. Sieburg écrit :

L'Allemand possède une volonté irréductible d'esprit militaire, voire de forme de vie militaire. Il n'est pas seulement soldat de nature, mais encore le milieu militaire ne manque pas de favoriser chez lui l'essor de ses facultés et de ses aptitudes les plus nobles. Ici, les malentendus seront inévitables, car la notion de militarisme donne lieu aux interprétations les plus diverses.

Le service militaire n'est pas seulement un instrument de lutte pédagogique contre la dissolution et la dégénérescence nées de la crise économique, mais aussi un moyen supérieur de parvenir à la démocratie véritable, c'est-à-dire à la réalisation d'un Etat populaire allemand. Aucun sport, si militarisé qu'il soit, ne saurait le remplacer.

Le militarisme allemand peut exister sous une forme autonome sans provoquer aucune hécatombe et sans tendre à la guerre, s'il n'est point exploité par des intérêts privés. Le service universel permettrait à la volonté morale de l'Allemand d'atteindre son expression la plus parfaite. C'est donc avec la plus entière bonne foi que l'Allemagne réclame le rétablissement du service universel, tout en soulignant ses intentions pacifiques. En effet, l'Allemand estime que la forme la plus idéale de ses possibilités de développement lui est offerte par le mode de vie militaire.

La bonne foi du militarisme allemand!

A propos du « désespoir de la conscience », l'auteur écrit :

Penser, ne signifie plus, à un tel degré, que douter radicalement, douter inexorablement jusqu'aux plus extrêmes conséquences. L'objet de ce doute, ce sont les valeurs morales. La croyance aux valeurs morales donne un sens à la vie humaine. L'application de certaines normes fait d'une fraction de temps un âge de l'histoire humaine, une époque. L'adhésion universelle à certaines idées et à certaines lois arrache au tourbillon du temps la foule des individus et les groupe en une communauté. Si aujourd'hui l'Allemand, ne trouvant plus de sens à sa vie, se considère comme inutile, et si son âme explore le néant, c'est qu'il lui est devenu impossible de croire à ces normes que d'autres peuples utilisent comme des barrages pour retenir le flot de temps.

Nous avons déjà constaté que l'Allemand n'admettait guère les valeurs morales actuellement reconnues dans le monde, et que les plus tyranniques d'entre elles lui apparaissent comme de faciles mesures préventives propres à faciliter la vie en commun, mais trop susceptibles d'être exploitées à des fins intéressées par ceux qui les proclament arbitrairement comme des décrets divins. C'est en discutant leur caractère obligatoire et éternel, que nous nous trouvons en conflit avec la majorité des autres nations. Cette rupture avec le monde, cette différence de manière d'être, ne se rapporte cependant qu'aux normes à tendances civilisatrices — or, nous devons reconnaître qu'au cours des dix dernières années la crise morale nous a fait perdre beaucoup plus que les idées civilisatrices.

Retour à la barbarie alors?... Ce n'est donc pas demain que cette Allemagne, qui n'admet plus les valeurs morales actuellement reconnues dans le monde et qui a perdu beaucoup plus que les idées civilisatrices, deviendra « le nouveau centre de gravité du monde », comme l'annonce M. Gründel. Il lui faudra guérir d'abord, se re-civiliser...

Pour M. Sieburg, « la guérison est dans la transformation » et il assure que « la pensée allemande achève le monde » (?).

La France est le pays classique d'un ordre issu de la raison. Inutile d'insister une fois de plus sur le fait que cette conception de l'ordre la fera éternellement apparaître comme l'opposé d'un univers qui subit une transformation aussi violente que l'Allemagne. Le contraste idéologique et politique entre les deux pays s'est bien accentué au cours de ces dernières : il permet de prophétiser la forme d'un avenir très prochain. A mesure que la France poursuit sa politique mondiale avec une passion et une rhé-

torique sans cesse accrues, à mesure qu'elle mobilise pour sublimer sa politique des normes morales de plus en plus irréductibles, et plus l'Allemagne devient de plus en plus silencieuse et la politique franco-allemande cesse d'être un dialogue.

Qu'est-ce qu'une atmosphère internationale sinon le conflit abstrait des conceptions morales de deux adversaires, conflit parallèle à la lutte sur le terrain tangible de la politique. Les alternatives diverses de cette lutte de concepts rendaient jusqu'ici cette atmosphère favorable aux uns, puis aux autres, mais généralement à la France, parce que le monde comprend et souvent partage les valeurs françaises. Et comme il n'a jamais existé dans le monde une autorité universellement reconnue, c'était toujours l'atmosphère internationale qui, malgré sa piètre réalité, exerçait les fonctions d'arbitre. La France n'eût jamais pu réaliser sa politique sans l'aide de cette atmosphère, qui régna si fortement à Genève. Mais à présent, faute d'adversaire, la joute oratoire prend fin. Dès que l'Allemagne abandonne la discussion, parce qu'elle a cessé de reconnaître les valeurs au nom desquelles on discute, l'atmosphère internationale disparaît. Le dialogue franco-allemand n'est plus à présent qu'un monologue français, dont la résonance de plus en plus faible se perd dans le vide et dont le débit s'interrompt de plus en plus. Le monde entier y compris la France, commence à s'inquiéter du mutisme allemand, qui n'exprime pourtant aucune hostilité, aucun dédain, mais seulement la constatation tragique que les communes mesures et les valeurs invoquées par le monde ont perdu désormais le caractère de vérités absolues.

Si cela est vrai, si l'Allemagne d'une part et le reste de l'Europe, d'autre part, n'ont plus ni morale ni langage communs, il ne restera plus que la raison du plus fort...

\* \* \*

Le mutisme allemand? Sa dernière manifestation vient de se produire à Genève, où le délégué du Reich à la Conférence du désarmement, M. Nadolny, déclara que :

L'Allemagne, estimant suffisantes les sécurités actuellement existantes, réclame une réduction massive et immédiate des armements et l'application du principe de l'égalité des armements acquis, estime-t-elle, depuis l'accord de cinq du 11 décembre dernier.

Le représentant du Reich rappelle les paroles de M. Mac Donald : « L'Allemagne doit recevoir justice et liberté. [...] Le représentant du Reich serait heureux si d'autres hommes d'Etat responsables voulaient, eux aussi, entrer dans ces idées et reconnaître qu'il est impossible de reconstruire et de consolider l'Europe sans accorder la justice et la liberté à l'Allemagne. Il appartient aux Etats qui ont imposé les obligations de 1919 à l'Allemagne de donner la contrepartie expressément promise. L'Allemagne exige que ces Etats apportent enfin leur contribution en procédant à leur propre désarmement.

Le Reich a collaboré de toutes ses forces, assure M. Nadolny, à l'œuvre internationale de l'organisation de la paix. Il cite le pacte rhénan et le pacte de Paris. Ainsi, la condition du désarmement a été réalisée il y a longtemps par le désarmement de l'Allemagne. Celle-ci, aujourd'hui, exige le désarmement dans l'intérêt de la paix. Il faut mettre fin à la conception qu'il faudrait fournir de nouvelles garanties de sécurité en dépit du fait que l'Allemagne est un Etat désarmé entouré d'un monde armé jusqu'aux dents. Ce que cette conférence doit décider, c'est donc une réduction générale et massive des armements, et une péréquation des armements sur la base de l'état actuel de la sécurité contractuelle.

Mutisme... singulièrement éloquent, on en conviendra. Ou plutôt, sinistre machiavélisme qui exige le désarmement des autres — alors qu'on arme soi-même — afin de créer des circonstances propices à une nouvelle agression prussienne. Rien, jamais, ne prévaudra contre cet argument massue : si l'Allemagne voulait sincèrement la paix, sachant qu'aucun danger ne la menace, qu'aucun voisin n'oserait lui faire nulle peine même légère, elle n'exigerait pas le désarmement de ceux qui, à tort, persisteraient à la craindre...

\* \* \*

Mais revenons à M. Sieburg. Parlant du « nationalisme en tant que détermination de l'existence », il écrit :

La volonté fervente de formation nationale qui anime aujourd'hui l'Allemagne est une résistance à l'écoulement aveugle du temps, au désespoir résultant de cette hyperconscience du temps, aux excès de la conscience, en un mot une tentative pour quitter l'état de relativité. Ce qui donne aujourd'hui à la vie allemande son caractère de crise, son caractère fatidique et

quasi théologique, ce n'est point l'atmosphère décadente d'un peuple qui a vu se déprécier ses valeurs morales, mais sa volonté progressive de sortir du temps pour entrer dans la durée et de perdre son état tourbillonnaire pour se transformer en nation. Après avoir héroïquement traversé toutes les phases de la prise de conscience, après avoir renversé toutes les valeurs discréditées, l'Allemagne laisse désormais s'accomplir le processus de la formation nationale et s'apprête à créer des valeurs nouvelles, des valeurs propres, des valeurs allemandes.

Des valeurs allemandes... L'équivoque toujours. Les Allemands ne peuvent s'unifier comme sont unifiées la France et l'Italie. Le protestantisme a brisé l'unité de culture et la Prusse n'est pas un facteur d'union, mais de domination. Si du chaos germanique devait sortir une seule nation allemande prussianisée et unie dans un idéal purement allemand, ce serait la fin de la civilisation occidentale dans la mesure même où ce germanisme racique parviendrait à dominer en Europe.

Et voici pour finir un dernier exemple de la clarté de cette « défense du nationalisme allemand » :

L'Allemagne épuise le monde par la pensée. Elle se trouve ainsi engagée avant d'autres peuples dans un processus de décomposition qui menace le monde entier, mais elle entrevoit déjà l'issue de ce processus et saura s'en libérer la première. Sommes-nous un peuple jeune? Notre tardive union politique le donne à penser, et l'on y voit encore une raison de nous craindre comme les adultes craignent le bruit, le manque d'égards et la vie plus longue des jeunes gens. Mais il serait trop simple de définir cette vie en deçà de la forme, comme un état purement préparatoire, comme un simple *noch nicht* (pas encore). Où donc est en nous l'instinct de la jeunesse? N'avons-nous pas constaté au contraire, que nous souffrons d'une hyperconscience qui à la fois nous donne la sincérité cruelle des ascètes et le désir péril de créer artificiellement des êtres et des formations organiques? D'une part une volonté gigantesque et presque aveugle, d'autre part une très grande lassitude — tel est le singulier état dans lequel nous affrontons l'avenir. Cet avenir, nous souhaitons le prévoir : mais nous appréhendons en même temps la perspective d'une évolution inéluctable dont tous les stades sont prévisibles et dont le terme paraît reculer indéfiniment. Nous partageons en un mot, la contradiction du marxisme qui adopte un système lié à l'avenir tout en se sentant incapable de foi.

De christianisme, d'idéal chrétien, de retour à Celui qui a reçu les nations en héritage et qui, jusqu'à la fin des temps, restera la pierre angulaire, pas un mot...

M. l'abbé Georges Coolen, spécialiste de l'histoire religieuse de l'Angleterre, vient de publier un petit livre : *L'anglicanisme d'aujourd'hui*, plein de détails intéressants. L'auteur, rien moins pourtant qu'un chaud partisan des *Conversations de Malines*, a ces considérations très justes :

*Les conversations de Malines, cependant, n'auront pas été inutiles. Elles ont permis à des chrétiens sincères, qu'une longue période de haine a séparés, de se voir, d'exposer l'objet de leur foi avec fermeté, mais avec douceur. Les Anglicans ignorent, à un point incroyable, le Catholicisme qu'ils jugent d'après des idées toutes faites, des mots traditionnels, des préjugés faits de sentiments. Les clairs rapports des Catholiques du salon de Malines ont pu contribuer à dissiper des préventions, à éclairer des points obscurs ou mal connus. Il en reste encore. Peut-être des conversations de ce genre reprendront-elles un jour, en d'autres circonstances? Dieu seul le sait. Les Catholiques anglais, qui s'imaginent volontiers être les seuls à connaître leur histoire, ne paraissent peut-être pas les mieux qualifiés pour en prendre la direction. Qu'ils veuillent, ou non, ils font figure d'adversaires, sinon d'ennemis — sans l'être, cela va sans dire — c'est qu'ils vivent avec les Anglicans en rivalité permanente, opposant Eglise à Eglise, et montrant une ardeur combative parfois intempérante. Ils se plaignent d'être laissés de côté, alors qu'ils ont « porté le poids et la chaleur de la controverse anglicane », c'est peut-être justement cela qui les rend assez durs parfois : on peut devenir injuste, à force d'avoir raison, ou de l'avoir d'une certaine*

*manière. Quand deux frères sont devenus ennemis, c'est souvent par les bons offices d'un ami, d'un tiers, qu'ils se réconcilient le plus facilement.*

Psychologie élémentaire, semble-t-il, et qui aurait dû remplir de joie les catholiques anglais à la pensée que des frères séparés allaient sonner à la porte d'un Prince de l'Eglise étranger, alors que des préjugés et des malentendus séculaires rendaient pratiquement impossible une pareille démarche auprès d'un Evêque anglais.

Presque chaque fois qu'il nous a été donné de rencontrer des corrégionnaires anglais nous avons été étonné de constater à quel point les protestants du XX<sup>e</sup> siècle leur apparaissent, non pas comme les lointains descendants irresponsables de féroces hérétiques qui enlevèrent à l'Eglise un des plus beaux fleurons de sa couronne, mais comme les auteurs même de cette iniquité. L'immense majorité des protestants d'aujourd'hui est certainement anticatholique de très bonne foi. Les crimes de leurs pères ne peuvent, en aucune façon, leur être imputés. Ce ne sont que des ignorants et de pauvres égarés...

Et M. Coolen est-il tout à fait indemne de cet état d'esprit quand il écrit, parlant du beau songe de « l'unitarisme sans absorption », qui rêve d'accorder « des privilèges inouïs dans la catholicité, depuis vingt siècles », aux Anglicans qui reviendraient au bercail en groupes plus ou moins nombreux :

*Pendant ce temps-là, les descendants des martyrs de Tyburn, de tous ceux qui ont pourri dans les prisons royales, qui ont été ruinés par les amendes, qui ont vécu en se cachant, méprisés et persécutés, tous ceux qui, en vue de se convertir, ont quitté leurs riches bénéfices, leurs amis et leur parenté pour se condamner à l'isolement et à la pauvreté, renonçant, s'ils étaient mariés à tout espoir de sacerdoce, tous ceux-là, Catholiques de seconde zone, seraient condamnés, pour leur fidélité, à regarder de loin le retour triomphal des enfants prodiges? N'y aurait-il pas là plus qu'une apparence d'amère bouffonnerie?*

Tout est évidemment une question de mesure. Mais M. Coolen charge le tableau et déforme la pensée des... rêveurs « d'unitarisme ». A ce compte-là, le frère de l'enfant prodige ne serait-il pas un fils de seconde zone?...

De l'histoire, du bon sens et la sagesse du Curé Pecquet...

Banneux confirme-t-il Beauraing ?  
Pour en juger lisez

## Les « apparitions » de Beauraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125<sup>e</sup> édition)

Un beau volume de 130 pages.

22<sup>e</sup> mille

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beauraing

Prix du livre en librairie : 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.50 (prix de faveur) au compte-chèque postal 48916 de la Revue catholique des idées et des faits, Bruxelles.

# Miroir de la Chine<sup>(1)</sup>

## Mirages

SÉPARATION

« *I lou p'ing ngan*. » Seul désormais, pour le voyage du retour, j'écoute en souvenir, sur l'accompagnement sourd des roues, ce vœu de bon voyage : « Calme au long de la route ». Aux deux chauffeurs, devant la gare, puis au groupe d'amis qui l'ont prononcé à leur tour, descendus sur le quai dans l'instant où le wagon déraïdi se mettait lentement en marche, j'ai répondu, comme il fallait : « *Tsié guin ti hi iên*, j'emprunte vos paroles d'heureux augure ».

Je les ai prises avec moi en effet et les emporte, avec mes valises gorgées, rouvertes au dernier moment pour y glisser encore un livre ou un portrait orné d'une belle dédicace, et le luth ancien que je dois porter à la main jusqu'à Paris, frileusement emmaillotté dans sa couverture de laine, aucune malle n'étant assez longue pour le mettre à l'abri. *I lou p'ing ngan*. Chacun avec sa voix plus ou moins haute, mais sur les mêmes modulations de leur langue chantante, formait sans accords définis un cheeur harmonieux dont le murmure enclos sous le toit arrondi du wagon résonne encore, comme le répons d'un psaume dans la nef d'une église. Chacun avec son visage frais et jeune, ou incisé par l'âge, m'adressait un autre sourire, d'une égale clarté qui maintenant, détachée d'eux, adhère à ma vitesse et ne s'éteindra, si j'y fais attention, jusqu'à l'arrivée où d'autres amitiés viendront recevoir le souffle de ma course, *tsié jong*.

Sur la tablette devant moi j'aperçois la tasse et la théière chaude, qu'une main diligente a déposées sans bruit, dès le départ. J'ajoute une boîte de cigarettes et c'est ainsi que je passerai les trois heures qui nous séparent de T'ien-tsin, contemplant par delà le vitrage la campagne unie où le soleil couchant fait glisser un reflet de pourpre sur la terre noire, parsemée d'arbres encore verts.

Les employés chinois de l'agence Cook ne levaient plus les yeux que pour les abaisser aussitôt sur leurs registres, ayant reconnu ce Français obstiné qui chaque jour venait demander un billet pour Paris par Moukden. Ils savaient par cœur le texte du colloque qui allait suivre, avec leur chef-anglais : « Impossible. — Pourquoi? — Danger. — Je ne réclamerai pas. — Cela nous est interdit. Il faut passer par T'ien-tsin et Dairen. — Je ne veux pas passer par T'ien-tsin et Dairen. — Alors il faut attendre. — Je reviendrai demain. — Revenez demain. » Mais sans doute ce fonctionnaire consciencieux s'était renseigné à la légation de France sur l'identité et peut-être sur l'état mental de ce singulier voyageur, car je me préparais à reprendre pour la cinquième fois le même chemin, quand M. Wilden, sorti comme par hasard de son cabinet de travail, m'arrêta dans le vestibule : « Vous savez, me dit-il sans préparation, que d'après mes renseignements on arrête et on pille un train sur quatre, entre Pei-p'ing et Moukden? — Trois chances d'arriver sur quatre, mais c'est magnifique! »

Il sourit et rentra chez lui, pendant que je regrettais déjà ma réplique étourdie, ayant compris qu'il fallait suivre son conseil.

Voilà pourquoi je roule aujourd'hui vers l'Orient, tournant le dos à l'Europe où je veux rentrer, et ne puis m'empêcher de murmurer les Japonais qui m'imposent ce détour. Avant la date fatale du 18 septembre 1931, où ils ont occupé Moukden sous le prétexte, reconnu faux par la suite, qu'on avait fait sauter un rail sur la voie ferrée, les trains y circulaient sans doute un peu moins vite.

mais aussi régulièrement que de Paris à Lyon ou de Berlin à Leipzig.

Un malheur n'est jamais immérité. Ceux qui nous frappent sont des avertisseurs. La Chine vient de subir une agression et de perdre une province où ses droits sont incontestables : sur une trentaine de millions d'habitants, on compte en Mandchourie vingt-huit millions de Chinois ou de Mandchoux devenus entièrement pareils aux Chinois par la langue et les mœurs : agriculteurs pour la plupart, ce sont eux qui mettent en valeur un territoire où tiendraient l'Allemagne et la France. Mais ainsi que me le prédisait M. Li Yu-ying à Nankin, le Japon commence de subir les conséquences de sa faute et aurait lieu de se repentir, si l'orgueil ne l'en empêchait. La misère y est grande, la lutte des partis féroce, et il est obligé de maintenir plusieurs armées en Mandchourie, sans y rétablir l'ordre, parce que la population entière est amentée contre l'invasisseur. C'est la guerre d'Espagne qui en des conditions analogues a porté le premier coup à la puissance de Napoléon. Selon l'expression proverbiale qu'un journaliste chinois citait récemment, le Japon vient « d'avaloir une bombe ».

Les nations de l'Europe et de l'Amérique regardent avec une pitié plus ou moins dédaigneuse ces Asiatiques en querelle, sans se douter qu'elles leur offrent elles-mêmes un spectacle plus lamentable encore. On pensait que cette guerre, qui fut un massacre, aurait au moins pour effet d'apaiser les ressentiments. Au contraire, elle les a exaspérés. C'est à qui gardera le plus jalousement sa frontière, arrêtant les voyageurs par les formalités du passeport et le commerce devant la barrière, constamment exhaussée, du tarif douanier. Les ennemis demeurent suspects, et les alliés le sont devenus. De tous côtés on échange les regards de méfiance, les propos injurieux, les mauvais procédés. Comme on s'est arrangé pour que les frais de la guerre ne soient pas encore et probablement ne puissent jamais être réglés, chaque État aux prises avec ses créanciers et ses débiteurs est également furieux contre ceux-ci, qui se déclarent insolvables, et les autres qui exigent leur dû. Aux aigres récriminations succèdent les menaces, et d'un moment à l'autre on en peut venir aux coups.

Les manteaux où nous avons appris l'histoire vantent la facilité des communications qui a supprimé les guerres d'une province à l'autre et rendu impossibles les famines qui désolaient le moyen âge. Si l'on mesure la distance au temps qu'il faut pour la parcourir, chacun de nos pays n'est qu'une province ou un district de l'Europe, armé contre les autres, et nous avons vu reparaître la famine, sous la forme larvée mais chronique du chômage. La « subsistance du peuple », qui est le troisième des principes inscrits au programme de Sun Yat-sen, échappe à la compétence de nos gouvernements qui n'ont qu'un pouvoir politique. S'ils s'en mêlent, c'est à la requête des puissances financières ou industrielles qui subviennent à leurs besoins d'argent, pour aggraver la détresse du grand nombre. Dès qu'une denrée se trouve en abondance, on prend des mesures pour que le prix ne baisse pas.

Sun Yat-sen en son dernier ouvrage cite avec indignation l'exemple de ce grand propriétaire du Yun-nan qui chaque année brûlait quelques tonnes de céréales, faute de moyens de transport pour vendre ce que n'absorbait pas la consommation locale. S'il avait vécu jusqu'à nos jours, il aurait su qu'aux États-Unis on détruit des montagnes de blé, qu'au Brésil on chauffe avec des grains de café pris à la pelle le foyer des locomotives, et appris ainsi que la question sociale n'est pas résolue par le progrès des machines.

Une bonne récolte est aujourd'hui une catastrophe. Si la terre

(1) Nos lecteurs doivent à la grande obligeance des éditeurs MM. Desclée, De Brouwer et Cie, Paris, la primeur de ces dernières pages d'un volume de délicieux souvenirs de voyage qui paraîtront bientôt, sous ce titre, dans la collection « Les Iles ».

est prodigue, on refuse ses présents. A la fête des Rogations, si le paysan prie encore, c'est pour la stérilité du champ. Par cette ingratitude et ces vœux sacrilèges, n'a-t-on pas mérité un châtiement exemplaire?

Les politiciens de la Chine ne valent pas mieux que les nôtres. Mais ils ne peuvent être pires. Leurs dissensions et leurs friponneries ont laissé le pays sans défense et sans ressources à l'heure du danger. C'est un genre de surprise qui ne fut épargné, depuis les débuts de l'histoire, à aucune nation. Les uns sont à la solde de la finance nationale ou étrangère, et les autres à sa merci. Il en est partout de même, à une époque où le pouvoir de l'argent dans l'ordre temporel est sans limite parce qu'il est sans partage : le droit de la naissance est périmé, les corporations sont détruites, et les syndicats, malgré de louables efforts, n'ont pu en restaurer l'organisation solide, dont les maîtres étaient les plus habiles et les plus instruits.

Il y a de grandes fortunes en Chine, mais chacun gère la sienne à sa guise, et la circulation des capitaux n'a pas encore pris assez de volume pour produire leur concentration. Les banques sont nombreuses et généralement prospères, mais de dimensions négligeables devant les établissements des pays européens ou européens. Un mauvais gouvernement ou, ce qui revient au même, un gouvernement faible aura en Chine les mêmes vices qu'ailleurs, mais dans une proportion différente, plus exposé à la tentation quand les intérêts étrangers sont en cause, moins étroitement assujéti si la question est d'ordre intérieur. Ce n'est pas lui qui interviendra, par exemple, pour protéger les maîtres de forges, sauver les sociétés de crédit, assurer contre les risques de la baisse la spéculation sur les grains ou la viande, le sucre ou le pétrole.

Le régime économique de la Chine n'est pas meilleur que celui de l'Europe, mais il est moins troublé. Les cultivateurs forment les neuf dixièmes de la population, et la plupart sont de petits fermiers à qui ne reste, leurs redevances payées, que juste de quoi ne pas mourir de faim. Dans les villes, une multitude de gagnepetit, marchands ambulants, tireurs de pousse, manœuvres qu'on appelle des *peine-dur*, en transcription anglaise des *coolies*, ne sont pas mieux partagés, non plus que les ouvriers d'usine, relativement peu nombreux. Mais cette misère qui dure depuis des siècles n'a pas de tendance à s'aggraver. Au contraire, elle est en régression sur plusieurs points, car le gouvernement de Nankin a un programme de travaux publics dont l'exécution est commencée. Toutes les voies ferrées que la guerre civile avait endommagées, notamment celles de Pei-p'ing à Han-k'ou et à Nankin, ont été remises en service. On a construit 25,000 kilomètres de lignes télégraphiques et 30,000 de routes nouvelles, dont plusieurs parcourues par des services d'autobus; installé un grand hôpital à Nankin, un laboratoire central d'hygiène à Chang-hai, une école d'infirmières et plusieurs cliniques à Pei-p'ing. Quand on sait avec quelles difficultés l'administration chinoise est aux prises, on ne peut que la féliciter de ces premiers résultats.

En Europe et en Amérique les conditions de l'existence ont été bouleversées par un grand nombre d'hommes, appauvris ou privés de travail du jour au lendemain. Rien de pareil en Chine, où l'on ignore ce que nous appelons « la crise », parce que chacun est resté à son rang. Les déclassés ne se rencontrent que parmi les intellectuels sans emploi et les mandrins sans métier. Les premiers procurent au communisme son état-major, les seconds ses soldats. Entre ces couches extrêmes et sans épaisseur, la société garde son équilibre, et le communisme y fait assurément plus de victimes que d'adeptes. Le signe extérieur de cette stabilité est la monnaie, dont le cours ne varie pas, alors que celle du Japon a perdu les deux tiers de sa valeur depuis un an.

La Chine a prouvé plusieurs fois, au cours de son histoire, qu'elle n'a pas besoin de l'unité politique pour former une nation, l'ordre étant assuré par la famille et les associations qui en sont l'image, la cohésion par l'identité des mœurs, de la langue et des idées. Il est vrai que le langage parlé, d'une province à l'autre, n'est pas le même. Il en était de même pour la France, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, comme on peut le voir par les discours de l'étudiant limousin de Rabelais, ou des Gascons dans les comédies de Molière. Mais la Chine n'a jamais eu qu'une langue littéraire et non pas deux comme notre pays au moyen âge. La syntaxe et les rythmes sont partout les mêmes, quelques locutions seulement peuvent sentir le terroir. Il en est de même pour les arts, où seuls les connaisseurs peuvent distinguer les nuances qui séparent, en peinture, en musique et en architecture, le style du Nord et celui du Midi.

La civilisation chinoise, dans toutes les régions qu'elle occupe,

s'est répandue comme un ciment, faisant bloc aussitôt, à l'épreuve des siècles. Pour la première fois une fissure apparaît, parce que le nouveau régime, par sa réforme de l'éducation, disloque la famille. La Chine est en danger. Il faut prier pour son salut. C'est un peuple de braves gens.

Savants ou ignorants, riches ou pauvres, l'un bavard et l'autre taciturne, inquiet, flegmatique, romanesque, jovial, sceptique, passionné, timide ou résolu, tous ceux qui se sont approchés de moi durant mon séjour m'accompagnent en ce wagon où les lampes s'allument et me séparent de la campagne obscure. Je reconnais les traits de leurs figures et ceux de leurs caractères, plus tranchés qu'en Europe, comme taillés en une substance plus serrée. Et je sais bien qu'ils ne sont pas exempts de la faiblesse humaine et qu'il y a parmi eux, comme partout entre ciel et terre, des hommes de bien mais aussi des pécheurs. Mais de même que les voix qui me disaient adieu, ainsi leurs influences différentes se totalisent en un effluve si puissant qu'il me devient sensible comme un souffle et j'y respire la bonté. L'esprit vital se manifeste, porté à un potentiel plus élevé qu'en Europe, mais toujours en contact par circuit conducteur avec les autres existences. Affectueux, sensible, probe, reconnaissant, fidèle, tel est en ce pays l'homme à l'état natif. Je me souviens de ce mot du R. P. Lebbe, après trente ans d'apostolat : « Les Chinois, c'est la crème des âmes ».

BATEAU JAPONAIS

Il est certainement permis à une Anglaise, et surtout à une Anglaise de T'ien-tsin, d'être légère et frétilante comme une mèche à tête noire, d'avoir les yeux en perles brunes, une ombre de duvet sur la lèvre, et un sourire éclatant. Mais ce qui n'est pas permis, ma chère demoiselle, c'est d'amener sur le pont supérieur, qui est notre quartier, toute votre famille et d'y faire cercle avec elle en attendant le départ. Vous avez accaparé cinq fauteuils, et il n'y en a pas d'autres. Votre goupe animé, avec le chien qui gambade alentour, barre le passage en cette course, large et longue comme le couloir d'un modeste cottage en un faubourg de Londres. L'autre, à bâbord, demeure libre, mais outre qu'on n'y voit plus le mouvement du quai, elle contient, si j'ose m'exprimer ainsi, un isoloir, unique pour l'étage, devant lequel il n'est pas seulement désagréable, mais indiscret de monter la garde.

Je vais m'appuyer à la rambarde, du côté de la proue. Si je ferme les yeux, le cri discordant des canards qui semblent se répondre me fait songer à l'autobus départemental sur une route de mon pays, un jour de marché. Mais j'aperçois au-dessous de notre plateforme, rangés sur le gaillard d'avant, les paniers ronds comme des huttes plates sous leurs couvercles coniques, où cette volaille est prisonnière, et un jeune garçon chinois qui joue avec une pie apprivoisée. Le soleil commence de s'élever, mais ses rayons continuent de ricocher sur l'eau limoneuse dont ils blanchissent la surface. Nous devons partir à 8 heures. Il en est 6. La passerelle en madriers nous tient toujours soudés à l'estacade, bien que tout soit armé, passagers et cargaison, et le petit vapeur ressemble à une étagère japonaise où un ordre ingénieux, utilisant les interstices et combinant les angles, a rempli jusqu'aux bords rayons et tiroirs. Impossible d'y ajouter rien, impossible de tirer un objet de sa place pour le mettre ailleurs. Casés et serrés au plus juste, nous devons garder nos positions jusqu'au moment où tout le contenu sera vidé à la fois sur le débarcadère de Dairen, demain matin, on ne sait à quelle heure, ce qui n'a pas d'inconvénient, car le train qui doit nous donner à Kharbine la correspondance avec le transsibérien ne part qu'à 10 heures du soir.

L'employé qui m'accueillait au Grand-Hôtel de T'ien-tsin hier soir m'inquiétait par son calme, quand je lui répétai de ne pas oublier l'heure de mon réveil. Mais c'était un Chinois. Il fallait avoir confiance, et en effet, dès 6 h. 1/2 on frappait à ma porte. Une heure plus tard je trouvais sur le peron un autre voyageur, troy blond et rose pour être Français, mais plus impatient encore que moi de venir voir la voiture qui devait nous conduire au port. La compagnie japonaise qui assure le service pour Dairen ne dispose que de deux bâtiments qui circulent à intervalles irréguliers et peuvent transporter une centaine de passagers en troisième classe, mais seize au plus en première. Nous n'avons pu trouver place sur l'autre, parti hier. Manquer celui-ci nous tiendrait en détresse pour plusieurs jours.

A bord, un petit homme jauni en uniforme blanc, sérieux et muet, nous a désigné de l'index la même cabine. L'un après l'autre,

nous y jetons un coup d'œil, et constatons que nos valises additionnées laissent entre elles un boyau sinueux jusqu'à la couchette du fond, mais ne permettent pas d'abattre la tablette du lavabo.

À 10 heures, on largue enfin les amarres et le bateau se met en route avec prudence, entre les bancs de vase invisibles; à l'avant, sur chaque bord, un pilote du pays jette la sonde tour à tour et crie en chiffre, en cet anglais mêlé de chinois qu'on appelle sur les côtes chinoises, le *pidjin*. Pourquoi pas en japonais? Je le devine et n'irai pas leur demander.

À 11 heures, on nous pousse, par l'escalier menant à l'étage inférieur, vers la salle à manger oblongue où s'inscrit, entre la banquettes et les chaises, le rectangle semblable de la table servie. Coude à coude, en silence, comme des prisonniers, nous avalons les poissons fades enrobés de chapelure et les pois de conserve en leur eau de cuisson. Une demi-douzaine d'Asiatiques se sont groupés au même bout. Les autres Européens sont des Russes peut-être blancs, peut-être rouges, également hirsutes et méfiants.

L'après-midi sera longue et il n'y a pas de salon. Nos fauteuils se déplacent avec le soleil, car il ne fait pas chaud, à l'avant, puis à tribord, en arrière vers le soir, et je ne dis mot à personne, pas même à mon camarade de cabine, qui semble d'aussi mauvaise humeur que moi. Mais ayant quitté ma place, en ayant soin d'y laisser un livre, pour les quarante pas de promenade que nous offre le tour de notre véranda, je découvre à l'écart une coquette Chinoise, qui sans doute s'est attardée à sa toilette et ne l'a pas encore terminée, car elle a les cheveux vernis, les jones en diadémé de pêche, les sourcils épilés retracés au pinceau, et maintenant passe au polissoir ses ongles empourprés, pelotonnée en son fauteuil et souriant à son ouvrage, quand la demoiselle anglaise accourt, munie d'une couverture qu'elle lui montre de loin. L'autre lève la tête et écarte les mains dans un geste de surprise et de confusion. Réunies dans la même cabine, elles ont mieux que nous su faire connaissance. La Chinoise n'a pas refusé d'envelopper ses jambes et ses genoux, mal gardés par les bas de soie et la robe courte, mais paresseuse, les yeux mi-clos, bougeant à peine, elle laisse sa nouvelle amie l'arranger mieux encore, tirant sur le tissu pour qu'il se ferme comme un sac et pareille, avec son joyeux rire, à une petite fille qui a trouvé un scarabée brillant, engourdi par l'hiver.

Au repas du soir, placé près d'elle, nous sourions de compagnie parce qu'un Chinois hume à grand bruit son potage selon la coutume ancienne, devenue aujourd'hui vulgaire ou provinciale, et je risque, en mon anglais médiocre, une remarque aussitôt payée d'une réponse aimable, sur le ton et avec la prononciation de la société cultivée. Après quoi la conversation reprend avec sa voisine, laborieuse parce que chacune sait à peine quelques mots de la langue de l'autre, mais sans arrêt jusqu'au dessert, où passant une coupe de kakis vermeils je me permets d'affirmer que c'est un très bon fruit. « Mais je crains, réplique-t-elle avec un vil coup d'œil sur mon assiette, que le vôtre ne soit pas assez mûr. » En un tour de main elle l'a pris et remplacé par un autre. Si elle était Française ou Chinoise, je lui dirais que je veux le garder en souvenir. Mais il vaut mieux, je crois, y plonger en toute simplicité ma cuiller, et me déclarer satisfait.

De retour à ma cabine, j'y trouve l'autre occupant et cette fois, nous offrant l'un à l'autre la meilleure couchette, nous lions connaissance. C'est un ingénieur américain, qui revient du Japon mais a passé huit jours à Pei-p'ing, ce qui lui a suffi pour deviner la force et la grandeur de la civilisation chinoise. Nous allons et venons quelque temps sur le pont, mais le froid nous en chasse et comme il n'est pas 9 heures encore, nous redescendons à la salle à manger qui le soir devient un bar. Cinq Chinois jouent gaiement aux ma-tsiao et nous font place auprès d'eux, pendant que deux Japonais rabougris et renfrognés boivent leur limonade à l'autre bout de la table, ne parlant qu'à voix basse.

Nous avons tiré au sort, pour savoir qui se mettrait au lit le premier. C'est à moi d'attendre, et je reprends ma promenade, seul sur la coursive faiblement éclairée. Pourtant je reconnais cette ombre qui tressaille et s'enfuit à mon approche, sans réfléchir que nous sommes en champ clos et que renvoyée après quelques pas comme une boule de billard contre la balustrade, elle ne peut en se hâtant que multiplier nos rencontres. Sans doute elle regrette son geste imprudent du dîner, et se souvient de ce qu'on lui a dit sur l'audace des Français. Mais je passe sur l'autre coursive et demain j'aurai ma récompense à l'hôtel de Dairen où rencontrée dans le hall elle va répondre à mon salut, le dernier sans doute en ce monde, par son plus lumineux sourire. J'ai vu la surprise

de l'ingénieur américain qui sortait avec moi, mais en galant homme il n'a rien dit, ni moi non plus.

DAIREN

L'ours et les fourmis. Les Myrmidons qui obéissaient devant Troie au commandement d'Achille invoquaient cet insecte pour ancêtre, ou comme dit la science moderne en sa langue de sauvages, pour totem, si l'on en croit la légende et l'étymologie du mot grec. La comparaison n'a donc rien d'injurieux. Elle vient à l'esprit quand on visite, à Port-Arthur, sur le faite d'une colline où les Russes avaient placé un fort, le musée où les Japonais fiers de s'en être emparés après six mois de durs combats, le 18 décembre 1904, ont ramassé miette à miette le butin de leur victoire, pour l'exposer en des vitrines, sous des étiquettes minutieuses : fusils hors d'usage, sacs à terre, manipulateurs de télégraphe, pioches cassées, restes de riz et de thé, épaulettes et boutons d'uniforme, réflecteurs pour signaux optiques, fioles de pharmacie et thermomètres médicaux. Le chauffeur qui nous a conduits, devenu notre guide, déchiffre en sa langue les dénominations que je lis en chinois, car le Japon, pour les besoins de la langue officielle ou littéraire, doit recourir à l'écriture de la Chine, augmentée seulement de quelques suffixes qui eux-mêmes en sont dérivés.

C'est ainsi que nous employons notre après-midi vacante. Cinquante kilomètres pour traverser la presqu'île, par une route excellente, entre les collines où l'automne fait d'agréables variations, sur le vert des pelouses autour des maisons blanches, avec le jaune et le rouge des feuillages. Mais au retour nous regrettons l'heure tardive qui nous oblige à passer sans arrêt devant le Musée archéologique où l'on voit, selon la notice qui nous a été remise à l'hôtel, mille objets qui intéressent la préhistoire, sept cents qui renseignent sur l'histoire et la géographie, et plusieurs momies mongoles. C'est la faute de ce chauffeur patriote qui ne nous a pas fait grâce d'une casemate écroulée ni d'une pièce de canon ébréchée.

J'ai le plaisir de m'entendre fort bien avec cet ingénieur américain qui va, comme moi, jusqu'à Paris. Depuis hier soir, où nous avons pris contact, nous nous mettons mutuellement à l'épreuve par une conversation progressive. Précaution indispensable, car chacun manque de tout renseignement sur l'origine de l'autre, son éducation, ses opinions, et ce qui en voyage n'est pas à négliger, sur l'état de ses finances. Maintenant nous voilà en confiance, entre honnêtes gens à l'abri du besoin, et l'entretien sans arrière-pensée désormais me fait apprécier mieux d'heure en heure un très franc et aimable compagnon, qui sait voir et juger, et qui a de l'esprit. « Nous sommes en règle, me dit-il en parlant de nos deux nations. Mais si on change la règle du jeu, que faire? Notre or, nous ne pouvons pas le manger. » Nous devisons, attendant l'heure du départ, dans le bar luisant d'acajou verni où nous sommes seuls. Ta-lien est le nom chinois de cette ville que les Russes en s'y installant ont appelée Dalny et les Japonais Dairen. Le centre en est une place circulaire où convergent de larges avenues entre de hauts édifices à moultures de stuc, qui ressemblent à des pièces montées de pâtisserie et aux palais bâtis en 1900 pour la dernière de nos Expositions universelles. L'hôtel occupe l'un de ces ambitieux monuments où il développe à l'aise ses appartements avec salles de bains, ses salles à manger, ses salons, ses fumoirs, et rien n'y manque, sinon les voyageurs.

Ce matin j'ai flâné un moment, avant le déjeuner, sur un autre secteur de la place où s'ouvrait une exposition de chrysanthèmes. J'entendais autour de moi claquer sur l'asphalte les socques de bois qui comme de petits escabeaux haussaient la démarche des femmes japonaises, mais sans profit pour elles, penchées en avant, le dos portant la charge d'un nourrisson inerte comme une poupée ou prêt à la recevoir, et le regard docilement baissé, pendant que les hommes en veston se prélassaient aux premiers rangs, fumant leurs cigarettes comme s'ils portaient un défi, et jouant des coudes pour tenir le plus de place possible. Les fleurs comme des têtes frisées de toutes les couleurs se dressaient en gradins, sous le toit des baraques, pour tâcher d'apercevoir, par delà ces ombrageux commis de magasin, ces arrogants employés de banque, les kimonos flottants de leurs timides compagnes qu'elles semblaient appeler, chacune élevant en signal la pancarte où son nom en lettres chinoises évoquait la brise d'automne, le parfum céleste ou la lune sur la mer.

Le Japon ayant appris de la Chine les lettres et les arts, la morale confucéenne et la religion bouddhique avait produit une civilisation

un peu maigre, mais ferme et fine, capable d'abnégation et de galanterie, non de tendresse ni de magnificence. Elle n'a pas disparu entièrement, mais en exil sur son propre territoire on l'abandonne aux vieilles gens de la campagne, aux pêcheurs de la côte, aux femmes ignorantes. Ceux qui s'instruisent vont à l'école de l'Europe et se croient capables de l'égal, de la surpasser même parce qu'ils ont des usines et des laboratoires, construisent des cuirassés et des avions, engagent les hostilités sans déclaration de guerre et n'admettent d'autre droit entre les peuples que celui du plus fort. Le malheur, c'est que depuis une quinzaine d'années les programmes de notre enseignement ont commencé de changer. Celui qu'ils ont appris par cœur et peuvent réciter sans faute d'un bout à l'autre n'est plus accepté sans quelques réserves, tout au moins de style, qui condamnent la guerre et prescrivent de recueillir, avant de disposer d'un territoire, les suffrages des habitants. Devant une assemblée comme celle de Genève, le Japon se présente avec assurance; mais son discours, qu'on écoute poliment, n'est accueilli que par un silence gêné. Comment lui expliquer que les principes dont tous les gouvernements d'Europe et d'Amérique se réclamaient au début de ce siècle ont perdu aujourd'hui leur efficacité? Avec la Chine, au contraire, il est devenu beaucoup plus facile de s'entendre. On ne l'accuse plus, comme autrefois, d'hypocrisie et de lâcheté. Nos idées se rapprochent des siennes, car elle n'a jamais cessé, depuis qu'elle pense, de préférer aux arts de la guerre ceux de la paix, ni de fonder la politique sur les préceptes de la morale.

Il est temps de jeter un dernier coup d'œil en ma chambre, pour m'assurer que je n'ai rien oublié. Une fois de plus la Japonaise du bureau, à qui je demande ma clef, me l'offre avec un sourire mutin, comme si nous étions des enfants qui jouent et se sont partagé les rôles, dans un hôtel de leur invention. Celle du bar en me vendant un paquet de cigarettes semblait me dire, non moins espiègle : « La bonne partie que nous faisons là ! » Mais le chauffeur en recevant son pourboire, le maître d'hôtel qui prenait le menu, l'employé au guichet de la poste demeuraient impassibles, gourmés et figés comme le soldat au port d'armes, sans aucune trace de sentiment sur leur visage inanimé. Les femmes cachent leurs traits, comme à l'abri d'un éventail, sous leur sourire de confection. Peuple toujours sur ses gardes et en service commandé. La politesse en Chine est un habit élégant et souple : ici, c'est une cuirasse.

## L'ENFANT CHINOIS

Nous avions vingt-cinq minutes d'arrêt à Moukden, un peu avant 7 heures du matin, mais agréablement bercé par le roulement du train, je n'ai ouvert les yeux qu'à 8 heures. Il ne faut rien regretter. Qu'aurais-je vu sur les quais de cette gare militairement occupée, sinon des factionnaires japonais qui m'auraient empêché d'en sortir, peut-être même de quitter le wagon? Mais à Tch'ang-tch'ouen, où nous arrivons à 2 heures de l'après-midi, la gare est encore partagée entre les autorités japonaises et chinoises, fermée d'un côté, ouverte de l'autre, et nous en profitons pour faire quelques pas dans la ville, car le train pour Kharbine ne part que dans une heure. Mon compagnon a encore deux ou trois plaques dans le magasin de son appareil et veut les employer avant la frontière russe : la photographie est interdite sur le territoire des Républiques soviétiques.

Les enfants que j'ai vus en Chine, riches ou pauvres, choyés ou déguenillés, étaient tous de gentils enfants, aimables, souriants, et d'une confiance innocente, comme si la cruauté de l'homme leur était inconnue. Quand nous traversons les villages, c'était, parmi les gamins de la rue, à qui nous tirerait son chapeau; si nous nous arrêtons, ils venaient nous poser des questions sur notre voyage ou le mécanisme de la voiture. Près du tombeau des Ming, aux environs de Pei-p'ing, un marmot de trois ans m'apportait deux de ces fruits rouges, communs en ce pays, qu'on appelle en Europe des kakis. Comme je lui en demandais le prix, il répéta la question sans la comprendre : personne ne lui avait encore appris que toute chose peut se payer en ce monde.

En cette ville de Tch'ang-tch'ouen, dont le nom signifie *Long printemps*, un petit garçon nous voyant arrêtés au coin d'une avenue, l'objectif aux aguets, a deviné ce que nous cherchions. Il est venu se placer à la distance nécessaire pour accuser le premier plan, mais n'a rien voulu accepter pour sa peine. Il s'est contenté de nous tenir compagnie pendant le reste de notre promenade,

me racontant, dans le dialecte de Pei-p'ing, qu'il fréquente l'école, qu'il a quatorze ans, me montrant au passage un soldat, un douanier, un chasseur portant une bête morte, assez pareille à une petite fouine, qui est une zibeline. Il nous a escortés ainsi jusqu'au train, consentant enfin à croquer quelques bonbons achetés pour lui au buffet de la gare. Il était propre, bien tenu, de figure avenante, avec un tablier bleu montant et un bonnet de fourrure à la mode de Mandchourie, les pans relevés et noués d'un ruban au sommet de la tête. Il a certainement de bons parents qui veillent sur lui et le soignent de leur mieux. Le train partait qu'il nous faisait encore, avec un sourire un peu triste, des signes d'adieu. Souvent je pense, depuis lors, à ce petit Chinois dont la ville est aujourd'hui la capitale d'un gouvernement peu sûr, tout le pays soulevé à l'encontre. Jeune existence entourée de dangers. Sera-t-elle sauvée? Je ne le saurai jamais.

## KHARBINE

Kharbine est comme Dairen une ville russe, bâtie sur le modèle officiel de l'ancien régime, de proportions monumentales, mais vieille, fatiguée, sans nouveaux locataires pour crépir les façades et astiquer les cuivres. L'hôtel où je passe la nuit m'offre un appartement dont le plafond élevé, les vastes chambres et les boiserie blanches étaient dignes de recevoir, jadis, un haut fonctionnaire de l'Empire. Mais les portes dont le bois s'est gonflé ne ferment pas. L'eau chaude a la couleur de la rouille et me procure, sans supplément de prix, un bain ferrugineux. Mais tous les employés sont Russes, c'est-à-dire serviables, et d'une affabilité qui engage dès le premier instant la conversation, donne au voyageur l'agréable illusion de l'amitié. Je commence la matinée chez un photographe, non moins Russe, ayant omis de me munir de mon portrait dont le consulat soviétique tient à garder quatre épreuves en souvenir de mon passage. Après quoi un jeune chasseur de l'hôtel, qui m'a déjà raconté comment il se trouve en exil ici, avec sa mère, m'aide à rédiger les réponses au questionnaire qu'il faut remplir; on m'y demande, ce qui m'embarrasse un peu, mes opinions politiques. Je n'en ai pas sur moi. Où en trouver? Sur son avis, je me déclare sans parti, *bez partinyi*. « Vous parlez très bien russe », me dit-il. Est-ce un conseil qu'il me donne? Un soupçon qu'il exprime? Si l'on allait me prendre pour un Russe déguisé en Français, et me dénoncer comme tel aux autorités, une enquête serait prescrite. Le résultat n'en est pas douteux, mais elle pourrait durer longtemps. Il faudra que je surveille mon accent.

Invité pour le déjeuner au consulat de France, je trouve auprès de M. et de Mme Reynaud le plus aimable et gracieux réconfort. Il ne fallait pas moins pour me distraire de mon souci. A midi, le visa n'était pas encore apposé sur mon passeport. Le chasseur qui m'apportait cette fâcheuse nouvelle l'a promis pour 3 heures à la gare, quelques minutes avant le départ du train. J'ai regret de quitter des hôtes charmants. Ils ont trop d'esprit pour ne pas m'excuser si j'avoue cependant ma satisfaction à contempler, par la vitre de mon compartiment, l'étendue plate et blanche du fleuve Soungari que traverse le train sur un pont métallique, laissant derrière nous la gare de Kharbine.

## LE DOUANIER DE MANDCHOUÏ

Vainement j'ai prêté l'oreille, hier soir, à 9 heures, quand le train s'est arrêté pour quelques minutes à la gare qui dessert Tsitsikar. Une bataille est engagée depuis plusieurs jours près de la rivière Nomi, que nous allons traverser. Mais il faut croire qu'elle s'est calmée; car on n'entend aucun bruit. Le pont est intact. Nous pouvons dormir tranquilles.

À 1 heure de l'après-midi une équipe de porteurs russes s'empare de nos valises pour la visite de la douane, à la station frontière qu'on appelle, du nom de la province dont elle ouvre ou ferme la porte, Mandchouria en russe, Mandchouï en chinois. Les employés de la gare et même de la douane sont presque tous Asiatiques. J'ai la malchance de trouver devant moi, de l'autre côté de ce petit rempart de bois où l'on a déposé mon bagage, un Mandchou sévère qui ne connaît que le règlement. Je lui présente docilement, pour qu'il l'entoure d'une ficelle nouée sous l'empreinte du plomb officiel, mon petit appareil de photographie, mais il ne se laisse

pas attendrir. Le long paquet enveloppé de laine qui contient mon vieux luth lui a paru suspect. Malgré mes explications il veut l'examiner de près. Il faut dérouler la couverture. Le bois noir apparaît. Je n'ai donc pas menti. Mais il ausculte du doigt les jointures disloquées, me croyant capable d'y avoir caché des papiers interdits, peut-être une correspondance secrète. Il faut ouvrir ensuite ma malle plate à pendoirs, dont il dénombre attentivement la lingerie et les costumes, pendant que plus heureux mes compagnons de voyage ont déjà quitté la salle. Par le vitrage, je les vois qui s'installent dans le train en partance, et commence à trouver le temps long.

Cette caissette en tôle vernie, achetée en un bazar de Pei-p'ing et pleine à éclater, j'ai cru devoir en renforcer d'un fil de fer les fermoirs trop mal assujettis pour résister à la pression interne. C'est un motif de plus pour que mon persécuteur tienne à en vérifier le contenu. Sur son ordre, un douanier subalterne, d'un coup de cisailles, tranche le lien, et le couvercle saute comme un bouchon de champagne. Une fourrure apparaît. J'en indique le prix qui lui paraît dérisoire, et il prend à témoins les autres employés qui de loisir commencent à faire cercle autour de nous; ils imitent servilement son sourire incrédule. Mais soudain son regard brille. Il vient d'apercevoir tout au fond, bien cachée, une grande enveloppe blanche et la saisit d'un geste carnassier. Changement à vue: « Meï Lan-fang! vous connaissez Meï Lan-fang? » L'enveloppe n'aurait rien de plus, ni de moins, que le portrait du célèbre artiste, avec la dédicace de sa main. Le rigide fonctionnaire m'aide à plier la fourrure dont il ne songe plus à contester la valeur et mentionne, sur le bulletin que je devrai remettre, dans huit jours, aux autorités russes de la frontière polonaise, « un ancien instrument de musique chinois, *kitaishii mouzy kalnyi instroument staryi* », afin de m'assurer libre passage. Ses collègues dont l'ironie m'accablait quelques instants plus tôt m'adressent des hochements de tête admiratifs et je gagne le quai du départ, le dernier mais avec une escorte d'honneur, formée par les hommes d'équipes mandchoux et chinois qui m'interrogent avec respect sur les pièces que j'ai vues et les projets de mon illustre ami.

Quel est, en Europe, ou en Amérique, l'artiste de théâtre ou de cinéma dont la gloire à distance susciterait l'atroupement des employés du chemin de fer, et pourrait déridier le visage d'un douanier prêt à sévir?

## SIBÉRIE

Sept jours pour atteindre Moscou. Ce n'est plus un voyage, c'est une traversée. Installés dans le train, nous y prenons nos habitudes. Le wagon-lit est spacieux, chauffé par un bon poêle, et le thé, comme en Chine, y est à discrétion. Mon avarice française regrette les paniers de fruits et les boîtes de conserves dont j'ai cru devoir faire l'emplette à Kharbine, car le wagon-restaurant nous offre en abondance les côtelettes hachées à la manière russe, les œufs brouillés, le potage aux légumes qu'on appelle *chtchi*, et les autres friandises nationales. Mon voisin l'ingénieur, plus prévoyant encore, traîne depuis son départ un gigantesque panier de provisions fourni par une grande maison d'alimentation parisienne, avec assiettes et couverts. Comme il tient à ne pas le ramener avec lui, il s'enferme à l'heure des repas, mais s'il me voit passer m'appelle pour m'offrir une tranche de foie gras ou une sardine. Un major anglais, qui revient du Japon, est mon compagnon de table, fort agréable car il a l'esprit fin, curieux et sensible. Nos carnets de tickets nous assurent l'alimentation pour tout le trajet en territoire russe, jusqu'à la frontière polonaise, pour la somme, qui n'a rien d'exagéré, de 23 dollars d'Amérique. Le régime russe prévoit quatre repas par jour, dont le dernier qui est l'ancien souper de nos pays, est servi à 10 heures du soir. C'est trop tard pour moi; mais le maître d'hôtel m'a de lui-même proposé l'échange du billet inutile contre une autre deurée. C'est ainsi que je me fournis de cigarettes et que j'ai chaque jour ma tranche de caviar, mon petit verre de vodka.

Je lis un peu, mais j'aime mieux regarder le paysage, qui dès le premier jour est un ami pour moi. Maigres forêts du Nord, bouleaux arctiques, à peine plus grands qu'un homme et plus gros que le poing, Landes à pertes de vue, où les oseraies rongissantes protègent l'eau morte des étangs. *Toundra* sibérienne où je retrouve les « jarrelles » de Franche-Comté. Collines où se hérissent les pins non plus espacés comme en Chine, mais serrés contre

le froid, comme les sapins de nos montagnes. Sur le chemin de neige, le traîneau dont le cheval trotte en levant la tête sous l'arc entre les deux brancards porte une masse sombre et quand il s'arrête devant la barrière en bois blanc je reconnais une charge de foin. Si le train n'allait pas trop vite, je pourrais demander au conducteur emmitoufflé dans sa barbe et sa peau de mouton, comme à un cultivateur de mon village, si les regains sont beaux cette année. Pourtant le temps local avance de six heures sur celui de Moscou. Nous sommes à l'extrémité de l'Asie, au delà du lac Baïkal. La Sibérie comme un bras immense prolonge la Russie et conduit à l'Europe du Nord où sont nés mes ancêtres, et voilà sans doute pourquoi je trouve un paternel accueil en ce pays large et sauvage.

A chaque station, c'est-à-dire trois ou quatre fois dans la journée, nous descendons pour respirer l'air qui sent la neige, car mes deux compagnons sont comme moi gens du Nord, à qui le froid est salutaire. Les gares sont de grands bâtiments en bois où des écriteaux nombreux indiquent les salles d'attente, la distribution d'eau chaude et les comptoirs d'alimentation. Partout il y a foule, en habit de travail, mais nullement en guenilles. Chaussé de galoches ou guêtré de *lapti* en écorce de bouleau, chacun à sa vareuse ou sa peau de mouton, les femmes leur fichu aux épaules, rabattu en capuchon sur la tête. On nous regarde au passage mais sans insister, car on a mieux à faire. Les uns sont des ouvriers qui vont casser la croûte et les autres des voyageurs comme nous, car notre wagon-lit est suivi de plusieurs wagons ordinaires où presque toutes les places sont prises, comme nous pouvons le constater par l'incessant défilé, dans le couloir du nôtre qui mène au wagon-restaurant, de soldats en permission ou de familles en vacances; s'ils nous dérangent, ils ne manquent jamais de prononcer la plus explicite et courtoise des formules: « *Izvinite pojalousista*, excusez s'il vous plaît ».

La révolution russe a détruit, avec d'autres privilèges, celui du nombre ordinal, en proportion inverse avec le prix de la place. Il n'y a plus de premières, ni de secondes classes. Mais en certains wagons les banquettes sont rembourrées, en d'autres le bois n'est pas couvert. Entre ces deux classes dont l'une s'appelle douce, *miaghkii*, et l'autre dure, *jostkii*, le tarif établit une différence en faveur de la dernière. Ainsi le père de M. Jourdain n'était pas marchand de drap, mais il se connaissait en étoffes et en cédait à ses amis pour de l'argent. Mais nos compagnies de navigation, pour ménager la vanité et sans l'excuse d'un principe, ont recours à de pareilles périphrases et volontiers qualifient de « touristes » leurs passagers de deuxième classe. Dur ou doux, chaque compartiment permet au voyageur de s'étendre et devient dortoir pour la nuit.

A aucun de nous, pendant le trajet, personne n'a demandé l'aumône. Une fois seulement, sur le quai devant le wagon où je fumais une cigarette et venais d'en offrir une autre à l'un des conducteurs, deux ouvriers qui passaient voulurent avoir leur part: « *Prachou ougostite*, donnez je vous prie ». Ils s'éloignèrent satisfaits en touchant leurs casquettes. Mais un gamain s'étant approché à son tour, je lui refusai ce plaisir et le conducteur le mit en fuite.

Je m'entretiens volontiers avec cet employé qui n'est plus jeune, et dont le visage ridé se plisse d'un sourire prévenant et résigné. Il passe sa vie à ce va-et-vient entre l'Europe et l'Asie, retrouvant à chaque quinzaine, pour un jour ou deux, sa famille à Moscou. Il a deux filles, dont une mariée, et un fils de dix-huit ans, déjà « au service ». Il s'agit du service industriel, dont l'obligation est aussi rigoureuse, mais plus longue que jadis celle du service militaire.

Vers le début de l'après-midi, nous arrivions, le deuxième jour, à Verkhnié-oudinsk, Oudinsk-le-haut. Nijni-oudinsk, Oudinsk-le-bas, est un peu plus loin, vers le lac Baïkal, à 500 kilomètres. L'arrêt était de vingt minutes. A peine avions-nous mis pied à terre qu'un flot d'hommes en rangs serrés, mines de circonstance, farouches et résolues, nous entraînait le long des voies jusqu'à un espace libre après la gare. Une estrade y était dressée, et un délégué du parti nous attendait, aisément reconnaissable à sa barbe noire, sa figure crispée et son veston d'intellectuel, debout, appuyé du bout des doigts à la table, prêt à prendre la parole. Malgré sa voix tendue, sa diction martelée, les mots gelaient au sortir de ses lèvres et tombaient sur la neige durcie avec un bruit mat. Cependant j'en comprenais assez pour me souvenir que nous étions au 6 novembre et qu'on célébrait, en cette lointaine

province, l'anniversaire de la révolution communiste. « Camarades Mongols, s'écriait l'orateur, c'est à vous aussi que je m'adresse, car vous avez compris que le prolétariat de votre pays devait s'unir au nôtre. » Le district de Verkinié-oudinsk touche en effet à la frontière de la Mongolie extérieure qui est aujourd'hui une république soviétique, et l'on discernait, parmi l'attroupement russe, quelques-uns de ces nomades, les cheveux en queue de cheval sous leurs bonnets fourrés, le visage immobile, terreux et sans regard. « Il y a de ces gens qui ne savent même pas dire leur nom. » Cette remarque à mi-voix, dans mon voisinage, fut accueillie par des sourires. Ce n'est pas manquer à la fraternité prolétarienne que de traiter certains camarades en frères inférieurs.

Soudain, un grave accord s'allumait dans l'air glacial et le pénétrait d'une vibration chaleureuse. Le discours terminé, une fanfare de cuivres entonnait l'*Internationale*. Tous dans le même instant retiraient bonnets et casquettes ou faisaient le salut militaire. L'harmonie pleine, le mouvement solennel et le sentiment musical conféraient à cet hymne, si éloigné qu'il fût de nos idées, un accent de conviction admirable.

Le train reparti, je retrouvais mes compagnons pour la partie de bridge qui devait terminer chacune de nos journées dans la cabine de l'ingénieur, son panier alimentaire servant de siège à celui qui tenait les deux jeux. Le major anglais, qui entre nous trois, ajoutant à la conviction la profession, est certainement l'ennemi le plus déclaré du communisme, est aussi le premier à émettre l'opinion qu'il serait peut-être convenable de témoigner quelque intérêt pour la fête nationale du pays dont nous sommes les hôtes. Nous en sommes d'accord, mais comment faire? Il faut consulter l'interprète, attaché au train pour toutes les relations hors du service avec les voyageurs. C'est un jeune Israélite d'Odessa, très vif et plaisant d'ordinaire, mais cette fois, dès nos premiers mots, très ému. Réunir les agents du train autour d'une bouteille de vodka? Cela nous donnerait un air protecteur. Venir, pour leur dire notre sympathie, à leur réunion du soir? Mais nous n'y pouvons être admis sans une délibération préalable, et on ne sait jamais, avec ces Russes impressionnables, quel sera le résultat d'une délibération. Il ne faut pas que notre bonne volonté nous attire un affront. Finalement on décide d'envoyer au gouvernement de Moscou une dépêche de félicitations, rédigée en termes généraux et sans aucune allusion à la forme de ce gouvernement. L'interprète se charge de la transmettre et dans la soirée nous apporte les remerciements de ses camarades, votés, dit-il, par acclamation.

Les villes le plus souvent à quelque distance des stations, par une précaution de l'ancien régime, sont toutes en bois, jusqu'au clocher carré dominant les larges toitures pareilles à celles des chalets suisses. On aperçoit aussi, près de la voie, des constructions dont le temps n'a pas noirci encore les planches de sapin. Toutes sur le même modèle élèvent sur les trois côtés d'une cour carrée de vastes bâtiments dont les uns servent à l'habitation, les autres à loger le bétail et les machines agricoles. Aux exploitations en commun sont destinés les tracteurs qui dans toutes les gares encombrant sur leurs trucs les voies de garage. Mon ami américain y reconnaît avec plaisir l'importation de son pays. Mais la Russie saura les fabriquer selon ses besoins, quand sera exécuté le programme d'outillage national qu'on appelle, à cause du délai qui lui est assigné, le plan quinquennal.

La théorie de Karl Marx et la doctrine communiste qui en dérive sont également démenties par l'expérience : le travail ne peut rien sans le capital, et le bonheur de l'homme dépend de sa conscience et non pas de son groupement. La « conscience de classe » n'est qu'une allégorie sociologique. Mais si le matérialisme est faux, le progrès matériel n'est pas sans intérêt. L'association pour la culture permet l'acquisition de machines qui la rendent beaucoup moins pénible et plus fructueuse. Les gens de mon village, en Franche-Comté, ont su depuis longtemps organiser sur le modèle de la coopération l'industrie du fromage de gruyère, plus récemment l'assurance pour les accidents du bétail. Plusieurs voient aujourd'hui l'avantage qu'ils auraient à posséder des greniers en commun avec des élévateurs mécaniques, et un système de crédit qui les dispenserait de vendre, comme aujourd'hui, la récolte au plus tôt, et au plus bas prix.

Mais voici, le long de la voie, un chantier ouvert. Les hommes aux barbes broussailluses et les femmes avec le fichu sur la tête manient la pelle et la pioche et entaillent la terre du talus où les surveille, de distance en distance, assis entre les pins et les bouleaux, un soldat paisible, son fusil sur les genoux. Ce sont des

paysans récalcitrants, déportés ici où l'on a besoin de leurs bras; la ligne du transsibérien doit être doublée sur toute sa longueur, qui est d'environ 7,000 kilomètres. Ils viennent de fort loin sans doute. Pour des Français ce serait un châtement terrible. Mais le Russe insouciant et d'instinct nomade en prend mieux son parti. Ceux qui les gardent sont là comme des sergents de ville assurant un service d'ordre. Personne ne songe à fuir, ni à se révolter.

Notre wagon se remplit à son tour. A Omsk, une famille opulente prend trois cabines, pour le père et la mère, une fille mariée et ses deux enfants. A l'exception du gendre, qui soigne une barbe en duvet blond et une élégante maigreur, tous sont gras, et folâtres. Le père qui de face ou de profil obstrue également le couloir rentre en son logis quand l'un de nous vient à passer, et ayant reconnu nos nationalités s'excuse en anglais ou en français. La fille chantonne des romances du matin au soir. Trafiquants enrichis, en dépit du communisme.

Depuis lors, chaque soir le vieux contrôleur abaisse la couchette supérieure, en ma cabine et celle de mon voisin, pour le cas où un voyageur se présenterait à l'une des stations nocturnes. Chaque matin je reprends confiance en me retrouvant seul. Mais le sixième jour, à la station de Sverdlovsk, autrefois Ekaterinenbourg, où nous sommes arrivés à 3 heures de l'après-midi, à l'instant même du départ, un gros homme essoufflé se présente à ma porte. C'est un ingénieur allemand qui part en congé pour Cologne où il a sa famille. Expansif, il me déclare presque aussitôt que « nos deux pays devraient s'unir », m'apprend ensuite qu'il suit un régime pour maigrir et a déjà regagné deux trous à sa ceinture, qu'il délègue à peu près tout son traitement à sa femme et ses enfants, la subsistance et le vêtement lui étant assurés à bas prix dans les coopératives de l'usine. C'est une très grande usine métallurgique, où sont attachés quatre cents techniciens allemands; ils ont leur salle de réunion, leur bière, leur charcuterie. Il vient de bâtir un haut fourneau, l'a mis en marche. « Ils ne voulaient pas me laisser partir, crainte de le détraquer en mon absence. » Les ouvriers russes manquent encore de soin et d'expérience. Ils tiennent aussi tant de réunions et font tant de discours, pour organiser le travail, qu'ils en oublient parfois de travailler. Mais ce sont là péchés de jeunesse. Ils peuvent se former. Ce qui est certain, c'est que l'usine fonctionne, et s'agrandit encore. Le plan quinquennal n'est pas un vain mot.

## GUERRIERS

Un général et deux commandants de l'armée soviétique voyagent en classe douce. Le major anglais qui parle russe avec vaillance a lié connaissance avec eux, par camaraderie militaire, et leur a signalé la présence d'un Français qui joue aux échecs. Le général qui gagne partie sur partie à ses subordonnés ne demanderait pas mieux que de se rencontrer avec un adversaire moins accommodant mais se tient sur ses gardes. « Le Français, a-t-il dit, est un vieux renard. » La définition s'applique-t-elle à l'espèce, ou à l'individu qu'il a pu observer en traversant notre wagon? Je me regarde au miroir du cabinet de toilette et ne découvre aucune ressemblance; mais on n'est jamais bon juge de son propre visage. Il réfléchit de son côté et après trois jours, l'ennui du voyage aidant, se décide à me faire porter son défi.

Je commence par me couvrir de honte, faute d'entraînement, distrait aussi par le paysage qui glisse près de nous. On traverse l'Oural : falaise de rocher où les sapins s'accrochent, bordant une rivière sombre où s'avance à lents coups de rames une barque chargée de filets. C'est une Suisse sans glaciers ni arêtes tranchantes, tassée par les milliers de siècles, rétractée, pensive, concentrée, vénérable. Je perds en y songeant un pion qui me tenait à cœur, évite de justesse un échec à la reine par le sacrifice d'un cavalier, et quitte la partie d'assez mauvaise humeur. Le général déçu me laisse partir. Nous n'avons échangé que les formules requises par la règle du jeu.

Mais le lendemain, dans la plaine neigeuse de la grande Russie, je prends une éclatante revanche sur un ennemi trop sûr de la victoire, mis en quelques coups hors de combat. Se ressaisissant, il tente ensuite de savantes manœuvres que j'ai le bonheur de déjouer. Il me regarde avec bienveillance. Un de ses officiers, qui suivait la partie, demande comme une faveur la permission de prendre sa place, et succombe à son tour avant même d'avoir eu le temps de se former en bataille. C'est une déroute. Le général m'offre une cigarette. Nous causons.

Le soir tombe et nous serions à Moscou, sans le déraillement devant nous, entre Irkoutsk et Krasnoyarsk, d'un train de marchandises. Ce retard nous fera manquer sans doute la correspondance pour l'Europe occidentale, mais je suis loin de m'en plaindre car il permet un plus long entretien. L'autre commandant, qui jusque-là lisait, étendu sur la couchette supérieure, en descend, intéressé. Le major anglais est heureux de voir entre nous la bonne entente qu'il souhaite. Un grave personnage dont j'ignore l'identité mais à qui sa vareuse noire boutonnée jusqu'au menton donne un air doctrinaire est entré sans façon, pour nous écouter. Nous sommes six dans le compartiment où la chaleur du poêle dépose une buée sur les vitres et la fumée des cigarettes embrume la lampe du plafond. Des manteaux militaires pendent sur nos épaules. Impossible de bouger, car nos genoux se touchent et nos souffles se mêlent. Toutes les idées jaillissent comme d'un pressoir. Intimité hermétique et surchauffée. Dans une heure ou deux, nous nous séparerons pour ne jamais nous revoir.

« Sinon, dit l'un des commandants, sur le champ de bataille. Vous me fusillerez, major, si vous me faites prisonnier. » Et l'officier anglais, trop poli pour engager une discussion sérieuse, répond en souriant : « Peut-être ». Ils le taquinaient maintenant, sur un thème déjà devenu habituel et façonné en un refrain qu'ils reprennent ensemble : « Pourquoi faire la guerre aux Hindous ? Pour l'Angleterre. Pourquoi combattre les républiques communistes ? Pour l'Angleterre. — C'est vrai, dit le major. Tout le monde n'a pas la chance de se battre pour le bonheur de l'humanité. — Nous ferons son bonheur, et même le vôtre, malgré l'Angleterre ». Atteints dans leur conviction, ils ont fait bonne contenance, toujours fidèles, sous l'uniforme marqué de l'étoile rouge, à la tradition chevaleresque de leur état.

Ce sont de beaux gaillards, d'allure martiale, jeunes et gais comme on ne l'est guère, en nos pays, après le deuxième galon. Hier, pendant notre partie, l'un racontait à l'autre une anecdote qui a dû amuser plus d'un mess d'officiers sous l'ancien régime, car il y est question des hussards blancs et noirs. « C'est un des nôtres qui t'a manqué de respect, dit le sous-officier à la fillette qui vient de se plaindre. Eh ! que veux-tu ? Il n'a fait que son devoir. — Il avait des parements noirs. — Un hussard noir ? Ah ! la canaille ! » Et il imitait, par tradition aussi, la grosse voix du sergent moustachu, aujourd'hui disparu de l'armée russe comme de la nôtre le sapeur ou le tambour-major. Ils ont ensuite examiné un nouveau pistolet automatique, le soupesant, visant, éprouvant la gâchette, avec tant de vivacité que le général, craignant peut-être un accident, leur a fait un signe de tête, qui a suffi : l'arme rentrait en son étui. A l'autorité de son grade il ajoute celle de l'âge : il a trente-sept ans.

Mince et haut de taille, son visage tranchant comme l'acier en aurait la dureté sans le regard où brille l'énergie de la pensée, ardente et réfléchie. Où donc ai-je pu le voir ? Depuis hier, je poursuis un vague souvenir. Il se penche en avant, pour mieux m'entendre, et soudain je me retrouve en avril 1916, sur le port de Marseille où débarque une brigade d'infanterie russe ; elle a fait, par Vladivostok, le tour de l'Asie, et je suis attaché, comme sous-lieutenant interprète, à la mission française qui doit la recevoir, puis l'installer, près de Châlons au camp de Mailly. Les hommes en vareuse kaki s'alignent, rompus à l'exercice, presque tous vétérans, chargés de croix et de médailles. On nous présente au général Lohvitzki, commandant la brigade. Je crois le revoir, qui m'observe. Plus âgé seulement, le front barré d'une ride plus soucieuse, il a ce profil impérieux, cette flamme intérieure, penche vers nous une maigreur fragile, et tire avec effort ses traits osseux pour nous sourire. Les plus étourdis de ses officiers le nomment en baissant la voix, par respect. Sévère, mais surtout pour lui-même, il fait craindre un reproche plus qu'une punition. Au camp, durant les après-midi oisives où l'on s'amuse au mess, les uns buvant, d'autres chantant ou pinçant la guitare, il s'enferme et travaille. S'il sort, c'est à grands pas. Il n'a pas de loisir. De corps et d'âme, dès qu'il paraît, on rectifie la position.

Vingt ans plus tôt, celui-ci dévouait son existence à la défense de l'Empire et de ce qui en faisait l'unité, la puissance, la gloire. Aujourd'hui, sa patrie lui est plus chère encore parce qu'elle a produit une idée. Illusoire, mensongère, malfaisante à l'usage, qu'importe ? L'idée est belle à ses yeux, puisque sa vie lui appartient. Ainsi la Révolution française avec ses intrigues féroces, ses massacres juridiques et ses émeutes sanguinaires était bordée, près des frontières, par une flamme pure d'héroïsme et de jeunesse.

Je songe à Hoche, à Marceau, à Kléber. Le général semble deviner ma pensée. « Pourquoi donc nous combattre ? Vous aussi vous avez fait votre révolution. » Je lui réponds que justement c'est cette expérience qui nous en a enseigné l'erreur. « C'était pourtant, remarque-t-il, une belle époque. »

Après dix ans de campagne en Sibérie, pour la première fois il va revoir la Russie, envoyé en congé de convalescence à la station thermale de Kislovodsk, dans le Caucase. Contre les armées blanches c'était une guerre de partisans, toujours sur le qui-vive, sans quartier, exaspérée encore par la rigueur du climat. Il a combattu aussi des troupes chinoises, il y a cinq ans, quand le gouvernement soviétique et celui de Nankin se disputaient l'administration du chemin de fer en Mandchourie. Il m'interroge sur ce que j'ai vu en Chine, très attentif à ma réponse. Je dis que l'administration s'organise, que l'instruction de l'armée est en progrès. Il approuve et se souvient. « En ce temps-là, dit-il, le commandement ne valait à peu près rien. Mais le soldat chinois est un bon soldat, vigoureux, patient. Il sait mourir. » Il répète, suivant sa pensée : « Oui, il sait mourir ».

## CHANTS DE LA FORCE

« Prenez le *un*, qui passe devant l'entrée, et descendez au premier arrêt après le Conservatoire. » La jeune employée de l'hôtel qui me donne en français ce renseignement est bien aimable, mais je ne sais pas prendre un tramway à Moscou. Sur le trottoir au milieu de la place, la foule happée au passage de la voiture s'agglomère au magma humain qui déjà foisonne sur le marchepied. Mais je n'ai pas cette force adhésive, et me détacherais en route. Ou bien si j'arrivais à garder ma position, ce serait pour toujours : le règlement prescrit de sortir par l'autre côté, traversant la longueur de la caisse pareille à une chaudière sous la pression des corps. J'aime mieux ne pas essayer, et me contente de suivre à pied la route indiquée par les rails. Une difficulté se présente aux bifurcations : il suffira d'attendre, en observant les numéros des tramways qui passent. J'ai le temps, puisque le train ne part que ce soir à 10 h. 30.

Nous l'avons manqué hier, comme c'était prévu. Notre wagon transmis régulièrement de la gare du Nord à celle de l'Ouest, ou de la Russie Blanche, y a passé la nuit sur une voie de garage, sans lumière et sans eau. Pourtant les conducteurs nous ont donné le thé du matin, et à 9 heures nous sortions de la gare, sans que personne nous ait demandé passeport ni billet. Mes deux compagnons sont attendus, l'un à son ambassade, l'autre à une réunion d'ingénieurs. A l'ambassade de France, rue des Poméranis, je suis sûr de trouver un excellent accueil, que pourtant je remets à plus tard, préférant pour l'instant le vif plaisir d'errer à l'aventure.

N'ayant pu obtenir une chambre à l'hôtel, ni même un bain, faite d'eau chaude, j'ai d'abord trouvé un refuge dans le café à l'usage des étrangers qui occupe, au rez-de-chaussée, le coin de la rue. Pas de garçons, mais des serveuses, jeunes, avenantes, et même familières. L'une d'elles a déjà pris place auprès d'un consommateur, Américain robuste et candide. Il ne lui parle que de la température, non par prudence, mais par politesse.

A quelques pas de là, je découvre inopinément le Kremlin, cité dans la cité, comme à Pei-p'ing la ville impériale, mais les tours sur les remparts, rondes ou quadrangulaires, sont coiffées de toits pointus, qui datent du moyen âge ; au delà, une végétation d'architecture exubérante fait jaillir les frontons des palais, les tours bulbeuses des églises. En contre-bas, sous le pont qui conduit à la poterne, un jardin public où des enfants jouent au cerceau, surveillés par leurs grand-mères en mitaines, tricotant sur les bancs. Le froid y est humide comme dans une cave, et je me remets en route. Voici le quai dominant la rivière stagnante. Camions bruyants sur la chaussée. La rue qui me ramène a des librairies qui toutes étalent à leur devanture le portrait de Lénine, face large, épaules rondes, veston court, bras tendu vers la foule, et de nombreux ouvrages de statistique et d'histoire sur le régime soviétique ; quelques livres anciens, épaves de bibliothèques mises au pillage, comme un volume dépareillé des *Misérables*, un autre de l'*Histoire des Girondins*. Des curieux regardent les titres. Des files stationnent devant les portes des magasins administratifs où l'on vend le beurre, le poisson, le pain, la charcuterie, les confitures. Plus loin, une porte monumentale s'ouvre sur une rangée de baraques en bois où des brocanteurs font l'article :

c'est un des petits commerces que le régime a dédaigné de régler. Je traverse trois rangs de badauds pour m'approcher d'un soldeur de livres qui crie à tue-tête : « *Tridzel', sorok* », à peu près comme un camelot de Paris dirait : « *Trente, quérante* », et lui achète, pour quatre-vingts kopeks, les deux volumes d'un très intéressant recueil de textes sur l'histoire de la propriété en Russie, publié en 1926 par l'édition d'Etat. Je vais les déposer à l'hôtel où un gérant fort obligeant veut bien me traiter comme un client, bien que je n'y sois pas logé. J'y trouve aussi, dans une salle à manger imposante et servi par un maître d'hôtel en habit, un déjeuner excellent, pour sept roubles et demi. Le change étant au cours forcé de deux roubles pour un dollar d'Amérique, c'est un peu cher, mais tous les restaurants de la ville sont coopératifs et je n'ai pas le droit d'y entrer.

C'est alors que j'ai entrepris, pour tenir la promesse faite en Chine à l'un de ses parents, d'aller voir le codirecteur chinois du chemin de fer de Mandchourie. Son bureau se trouve dans un passage, *pereoulokh*, qui a pour nom *malyi Kislovski*, petit passage de Kislov. Le tramway n° 7, qui veut bien me servir de guide, m'a fait traverser la rivière, tourner à droite, contre un grand bâtiment qui ressemble à une halle, suivre une longue rue dont les trottoirs étroits regorgent de passants. Costumes de travail, presque uniformes. Pas de haillons, ni de toilettes. Tous les hommes ont la vareuse sans cravate, la casquette à visière brève, toutes les femmes en manteau de lainage sur le corsage de linon, coiffées d'un baret ou de leurs cheveux courts correctement peignés. De loin en loin une fourrure de loutre, d'astrakan ou de zibeline, seul luxe des élégantes. Pas de flâneurs. Chacun à l'air affairé, la démarche rapide. Peu de sourires, à peine un regard au passage. On se hâte vers le bureau, l'atelier, le chantier ou le magasin. C'est l'animation d'une usine à ciel ouvert.

Aux carrefours, debout sur un escabeau de bois, l'agent de la circulation arrête net les camions lourds. Quelques automobiles privées. Les taxis sont très rares. Mais on laisse lentement périr de vétusté les fiacres invalides de l'ancien régime avec leur rosse efflanquée, leurs roues branlantes, leur cocher camus et barbu.

Voici le Conservatoire, bâtiment de jadis à colonnade et frontons, autour d'une cour carrée où va et vient une jeunesse alerte, portant les cartons à musique ou les violons dans leur étui. Je regarde avec plus de soin les écriteaux au coin des ruelles et trouve un grand passage de Kislov. Le petit sans doute n'est pas loin, mais je n'ose interroger un de ces travailleurs qui m'évitent sans ralentir leur marche, tant ils ont l'air de me prendre pour un écueil et non pour un homme.

Le grand passage de Kislov me conduit au bas passage du même nom, qui lui-même débouche sur une autre de ces petites rues sans magasins, bordées de maisons basses aux portes closes. Peu de passants. Pas de voitures. La circulation canalisée dans les grandes artères abandonne à l'écart ces débris du vieux Moscou. Un vieux cocher qui attend avec patience, contre un trottoir, dans cette solitude, me fait signe. Il demande un rouble pour la course et s'arrête presque aussitôt : il suffisait de prendre une rue latérale, qui n'a pas 100 mètres. Je lui fais remarquer que ce n'est pas loin mais il ne veut rien rabattre, un éclair de malice en ses petits yeux de paysan madré : « Ce qui est promis est promis ». Je me hâte de descendre, d'autant qu'un agent que je n'avais pas vu d'abord s'est approché, et sonne à une porte qui s'ouvre sur une cour pavée, un portier en tablier s'avance et m'apprend que je me suis trompé, mais sans explication me rejette à la rue. Qui donc habite là ? Les frères Karamazov, ou la vieille usurière qui vient d'assassiner l'étudiant Raskolnikov ? Je me croirais revenu aux temps sinistres de Dostoïevski, sans l'agent qui porte à sa casquette l'étoile rouge et voyant mon embarras me renseigne obligamment. Quand j'eus sors après avoir posé ma carte, car le haut fonctionnaire est absent ou a mieux à faire que de me recevoir, il est à la même place et je sens, pendant que je m'éloigne, qu'il me suit des yeux.

La journée s'achève. C'est pourquoi, sans doute, le travail terminée ou l'équipe changée, on se presse au vestibule de ce cinéma populaire. Je prends mon rang et approche peu à peu du guichet quand une cliente qui venait de le dépasser se retourne, furieuse ; elle accuse l'employée qui venait de lui refuser des places de les avoir vendues à la personne qui suivait. Vénalité ? Favoritisme ? Violente prise de bec qui fait sourire l'assistance, mais la poussée de la foule écarte la plaignante, qui jâcasse encore.

Munis de nos billets, nous attendons, en une salle d'attente pareille à celle d'une gare, l'ouverture des portes. Par un instinct analogue à celui qui de la nébuleuse primitive fait un système planétaire, la foule en rangs dont pas un ne cherche à dépasser l'autre s'est mise à y tourner, d'un mouvement uniforme et direct, comme on dit en astronomie, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Sur les bords seulement, quelques dissidents projetés par la force centrifuge sont arrêtés contre la paroi. Comme eux je m'immobilise et contemple le cortège sans fin : familles avec leurs petits enfants, jeunes gens qui regardent droit devant eux, intellectuels qui devisent en marchant avec des gestes démonstratifs, tous passent et repassent, dans un piétinement monotone et sourd. Image de leur existence. La société que veut construire le régime soviétique ne doit-elle pas tourner sans fin sur elle-même, comme une roue de machine ? On travaille pour vivre. On vit pour travailler. Et ainsi de suite, indéfiniment.

Mais soudain deux fillettes que je n'avais pas aperçues d'abord, parce qu'elles étaient près du centre, approchent de la périphérie ; toutes deux en sarrau noir comme des collégiennes, brunettes et gentilles, elles se tiennent par le bras et je vois l'une d'elles qui d'un geste câlin penche sa joue puérile encore à toucher l'épaule de son amie. Sur le rocher abrupt, poli comme l'acier, on aperçoit à peine la petite fleur bleue, qui a trouvé une fissure. Mais elle est immortelle.

Le film, qui s'appelle *La Tempête*, est une histoire policière qui met aux prises une vaillante héroïne avec un traître à la perruque manifeste, pour faire à la fin éclater l'innocence d'un condamné. La pellicule usée est rayée de longs traits en averse noire. Mais il y a de belles scènes de guerre civile, avec les soldats retranchés dans les rues, et une autre, fort applaudie, où l'on voit le bureau de l'assemblée parlementaire, bourgeois ventrus et solennels, qui remettent leur démission aux délégués hâves mais superbes du parti communiste.

Derrière le Kremlin, la place rouge porte ce nom depuis le moyen âge et le mérite mieux que jamais aujourd'hui. L'église dont les cinq tours pressent comme les fleurs d'un bouquet leurs toitures gonflées et dorées est désaffectée. A dessein on la laisse sans éclairage, pour signifier l'obscur ignorance de l'ancien temps. Je regrette de ne pouvoir mieux voir les mosaïques des murailles. Mais à l'entrée, en pleine lumière, une photographie grossièrement truquée montre le Souverain Pontife, la tiare en tête, serrant la main du président Poincaré, en habit rigide de maître d'hôtel. C'est bête à pleurer. Beaucoup de curieux ont payé comme moi leurs dix kopeks à l'entrée. Ils passent sans rien dire. C'est ce qu'ils ont de mieux à faire.

Le gouvernement soviétique a fait preuve d'esprit, au contraire, en laissant subsister, devant l'église, le monument de deux héros patriotes, Minine et Pojarski. Erigé, je crois, au siècle dernier, il présente ces deux Russes en tunique à la grecque, avec le glaive court des tragédies classiques, et c'est, pour le goût des classes instruites en ce temps-là, un témoignage accablant.

Le monument de Lénine, sur le côté long de la place, adossé au Kremlin, n'avait pas besoin de ce repoussoir. Carré, massif, tout en lignes droites, sa majesté s'accroît encore de ces deux soldats en faction, raides, muets, sévères, devant la porte du sépulcre. La foule il y a quelques années y défilait en masse, à cette heure crépusculaire, pour contempler, sous le cercueil de verre, les traits inertes du prophète matérialiste. Elle n'y est plus admise, parce que l'embaumement s'est révélé imparfait. La nature l'emporte. La mort physique n'est pas vaincue.

Mausolée de despote, au centre de la ville, orgueilleux comme un trône, épais comme une forteresse. Je songe à la tombe de Sun Yat-sen, là-bas, près de Nankin, au faite de la colline, ouverte, pacifique, élevée au-dessus des classes, des frontières, baignée de tous côtés par la vertu d'humanité.

LOUIS LALOU.

## Saint Paul a-t-il connu Jésus?

Paul le Tarsiote, qui achevait son éducation à Jérusalem ces années-là où Jésus de Nazareth fit parler de lui, a-t-il croisé le rabbi de Galilée dans les rues de la ville, a-t-il entendu le son de sa voix?

Question insoluble. Si nous nous la posons néanmoins, c'est qu'elle concrétise un autre problème, celui-ci plus essentiel.

Peu importe que Paul ait connu personnellement Jésus; il en sait assez long sur son œuvre, ses disciples, sa doctrine et sa mort, pour que son témoignage soit terriblement gênant pour une catégorie de gens qui ont résolu de volatiliser la vie humaine du Christ.

On aurait cru que le bon sens français n'irait plus jamais si loin. Renan conserve ses lecteurs fidèles, et il ne manque pas encore d'historiens pour rabaisser Jésus à la taille d'un homme. Quel intérêt à lui enlever tout état civil? En Allemagne, la vieille garde critique avait repoussé la propagande de Drews et de son école; pourquoi donc une équipe française, dirigée par M. Couchoud, et qui se fait imprimer ordinairement chez Rieder, s'est-elle vouée à la besogne, aussi inutile que tapageuse, de prouver que Jésus n'a pas existé?

Le témoignage de saint Paul, disions-nous, gêne nos critiques improvisés. Les uns s'en débarrassent par un coup d'audace: toutes les épîtres de Paul seraient des faux littéraires, fabriqués au second siècle. Le traitement est violent. Autant vaudrait dire que les meilleurs discours de Cicéron sortent d'une officine d'apocryphes. M. Couchoud a trouvé moyen de conserver le témoignage en le tournant. Il déclare que le Jésus de saint Paul n'a pas d'attaches avec l'humanité, qu'il n'est qu'un Dieu, simple double, ou plutôt nouvel avatar de Iahvé, qui se révèle maintenant dans l'œuvre du salut universel, sous une face nouvelle, «bénigne, douloureuse et humaine». «Cette face nouvelle, on l'appela Jésus, Iahvé qui sauve, Celui qui sauve» (1). Nul besoin que Jésus ait existé. Une vie humaine serait, pour sa divinité, un fardeau inutile et malséant. L'histoire n'a pas à le chercher parmi les vivants, il n'a jamais vécu que parmi les dieux. Des révélations l'ont fait connaître: Céphas, un pêcheur de Galilée, est le premier qui l'ait deviné. Les lacs ont leurs mirages, entre chien et loup. Paul de Tarse ensuite a organisé ces hallucinations confuses: son génie apocalyptique a construit la première image de Jésus, «une théologie neuve, qui change Dieu», mais n'historicise pas encore. «Il n'y a dans Paul aucune allusion à un personnage historique du nom de Jésus. Le Messie Jésus Fils de Dieu est le héros d'une apocalypse. Et il est l'objet d'une expérience mystique. C'est le dieu d'un mystère. Le dieu ni le mystère ne sont encore historicisés» (2).

M. Guignebert, dans un ouvrage récent sur lequel il nous faudra revenir, ne ménage pas M. Couchoud. Il parle à son propos de «dilettantisme», et de «l'ivresse de construire et d'enchaîner hypothèses et raisonnements» (3). C'est très justement envoyé.

\* \* \*

Il est certain que Paul s'intéresse moins que les Evangelistes aux événements humains de la vie de Jésus, et à sa figure d'humanité. Il est certain qu'il considère Jésus comme un être à part,

Fils de Dieu, pour qui la vie humaine est une «condescendance». Ce qui prime tout le reste, c'est que Jésus, en se faisant homme, a pris la tête du mouvement qui relève et spiritualise le genre humain.

Et cependant, pour qui lit les textes modestement, en acceptant toutes leurs suggestions, l'humanité de Jésus palpète toujours dans les épîtres pauliniennes. L'humanité de Jésus est aussi essentielle au système théologique de l'Apôtre que sa divinité, et cette humanité est faite de chair et d'os comme la nôtre, et elle est concrète. C'est pourquoi, si notre question du début est inutile, elle n'est du moins pas ridicule.

Des exégètes de bonne marque, aussi bien, retrouvent dans la I<sup>re</sup> épître aux Corinthiens une allusion à des rapports entre Paul et le Christ «selon la chair». Dans la langue de saint Paul, «le Christ selon la chair» ne peut indiquer que la phase mortelle de la vie de Jésus. Paul a souvent trouvé sur son chemin les gens de Jérusalem, chrétiens plus zélés qu'éclairés, qui le rabaisaient en exaltant les Apôtres galiléens et les disciples qui ont vécu avec le Christ. Cette fois, il prend le taureau par les cornes. «Nous, déclare-t-il sans ambages, nous n'avons plus à connaître quelqu'un — fût-ce le Christ! — selon la chair. Car même si nous avons connu le Christ selon la chair, c'est fini, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (1). Cette petite phrase: «Même si nous avons connu le Christ selon la chair», s'applique-t-elle à Paul? Il nous semble que l'Apôtre parle au nom de tous les chrétiens pour faire la leçon à ceux qui prônent uniquement les témoins de la vie de Jésus. Oui, tous, même ceux qui se vantent d'avoir connu le Christ «selon la chair», tous doivent savoir qu'ils ne sont quelque chose que pour avoir été créés à nouveau, dans l'ordre de la vie spirituelle et divine, par le Christ ressuscité et sanctificateur.

Si Paul avait connu le Christ «selon la chair», il l'affirmerait, nous pouvons en être sûrs, avec plus de force. Dans la I<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, en particulier, rédigeant l'apologie de son apostolat, toujours pour se défendre contre des insinuations malveillantes, il aurait bien glissé une allusion à sa rencontre avec Jésus de Nazareth. Il se contente de rappeler la vision du chemin de Damas. «Ne suis-je pas apôtre? N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur? N'êtes-vous pas mon travail (apostolique) dans le Seigneur?» (2).

Oui, si Paul avait pris parti contre le Christ, il le dirait, avec cette vantardise de saint avec laquelle il avoue avoir persécuté l'Eglise. S'il avait salué Jésus au passage, ne fût-ce que d'un mot de politesse, il l'écrirait. Il reste une hypothèse, parfaitement invérifiable: c'est qu'il aurait jeté un jour un regard distrait sur Celui que les docteurs allaient condamner à mort.

Mais l'Apôtre, même sans avoir vu le Christ de ses yeux, a bien saisi son caractère moral. «Je vous exhorte, écrit-il aux Corinthiens, par la douceur et la modération du Christ». Douceur et bonté, c'est bien ce que nous percevons du caractère de Jésus de Nazareth dans nos Evangiles. Paul est bien informé. Pourquoi nous faire croire, après tout, qu'il n'aurait pris aucun intérêt à la vie et à la doctrine du Maître dont il allait continuer l'œuvre?

Paul se représentait-il aussi l'apparence extérieure de Jésus? Je le pense. Nos curiosités ne sont pas tellement différentes de celles d'autrefois, et les gens du peuple aiment les images; il était très aisé de peindre, en quelques mots, le «physique» de Jésus. Malheureusement, ce que Paul a su, nous l'ignorons toujours. Nous l'ignorons comme l'ignorèrent tous ceux qui n'ont plus interrogé les apôtres et les disciples galiléens. Le «signalement» de Jésus s'est perdu: on avait mieux à faire que de s'inquiéter de la couleur de ses cheveux et de la taille de sa barbe. Justin croyait savoir que le Christ «a paru sans beauté

(1) P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, Paris, 1924, p. 87.

(2) *Ibid.*, p. 145.

(3) Cf. GUIGNEBERT, *Jésus*, Paris, 1933.

(1) II Cor., V, 16. On tire parfois de ce texte que les incidents de la vie de Jésus n'intéressaient plus saint Paul (cf. GUIGNEBERT, *ouv. cit.*, p. 276.)

(2) I Cor., IX, 1.

et sans honneur » (1). Irénée, Clément d'Alexandrie sont tout aussi convaincus que Jésus n'était pas beau. On alla loin sur cette voie, jusqu'à imaginer que Jésus était lépreux. Les sculpteurs, les peintres, les mosaïstes en remontèrent aux savants, et imposèrent, pour le plus grand bénéfice du bon sens, leur canon de beauté. Mais revenons à saint Paul.

\* \* \*

L'Apôtre n'a donc pas connu Jésus personnellement. Il ne l'a pas rencontré à Jérusalem. Il y avait mille chances contre une qu'il ne l'y rencontrât point : Dieu ne lui fournit pas cette chance unique. Jésus devait prendre sa revanche.

L'existence d'un homme ne dépend pas de ce que nous, chacun de nous en particulier, nous l'avons vu. Voir « quelqu'un n'est qu'affaire de curiosité. Nous savons qu'un personnage existe avant d'avoir été reçu en audience, et l'audience n'est pas toujours instructive. Le caractère de quelqu'un qui en vaut la peine ne se livre pas à un coup d'œil. Il faut une lente sédimentation, dans le cœur et la mémoire de ses amis. Tel fut le cas de Jésus : on le connaît par le témoignage de ses familiers. Et Paul a eu du moins l'avantage d'être un familier des familiers. Il a vécu côte à côte avec les disciples et les amis de Jésus. Il a interrogé longuement Pierre et il a jouté de dialectique avec « les colonnes » de l'Eglise de Jérusalem. Des historiens se demandent comment, cela étant, il a pu croire que Jésus, dont il frôlait l'humanité, était Dieu. Ce pourrait être tout bonnement parce que le Christ était vraiment « le Fils de Dieu » et qu'il imposa cette foi à tous ses amis de la première heure.

L. CERFAUX,  
Professeur à l'Université de Louvain.

Les livres et la vie

## Toujours Paris...

Non, jamais on ne cessera d'en écrire, d'admirer ses formes profilées dans une lumière si légère, ses rues grouillantes, ses places, ses doux visages féminins. Paris change avec les époques. Les années même altèrent son aspect. La ville pourtant garde toujours un air de jeunesse et de vie. Elle reste belle aux matins d'hiver sous un soleil qui semble fragile et furtif, belle aux crépuscules de l'été quand ses murs sont crépis de rouge par un horizon d'incendie. Paris vivant... si vivant même que, tel un homme, il converse avec les humains, leur donne sa haine ou son amitié, les accueille, les tue, les console. Le Paris de Drumont, hanté de contrastes et de misère, dur comme une eau-forte, triste et puissant, n'est point celui de Léon Daudet plus animé et plus grouillant, d'une intimité moins tragique, toujours présenté en beauté. Certains voient un Paris mondain qui va de Passy à la plaine Monceau, un Paris qui sent les parfums et le fard, qu'une jeune Américaine du Sud symbolise avec son manteau de petit-gris et son lou-lou, trottant menu entre les grilles des derniers jardins de la rue Raynouard. D'autres connaissent un Paris amer. Le XX<sup>e</sup>, le XIX<sup>e</sup>, Belleville, Ménilmontant, la place Gambetta, Pelleport! Hautes maisons, assez tristes pour être modernes, trop modernes parfois pour être joyeuses et confortables. Rues animées à 5 heures du matin quand chacun va à son usine ou à son bureau, désertes le soir à 9 heures quand tous sont rentrés dans leur case, recrus de fatigue et lourds de sommeil.

Paris souvent, pour les étrangers, n'est qu'un alignement de grandes voies — une sorte d'écrin à monuments. On connaît les

boulevards, les Champs-Élysées, la Concorde, ce n'est point là connaître Paris : ce grand corps, tantôt fiévreux, tantôt triste et las, a ses détours, ses secrets profonds. Pour y être initié il faut interroger ses témoins et ses enquêteurs. Voici qu'on vient de nous tracer trois portraits de Paris : l'un sémillant, survolant, pointilliste et acidulé : *Paris vivant* (1), de M. Héron de Villefosse; l'autre plus intense, tracé avec une sorte de frémissement charnel et nocturne, de force trépidante : *Paris la nuit* (2), de M. Paul Morand; un troisième enfin évoque un Paris de misère, une humble ville trop inconnue et d'une atroce vérité : *Faubourgs de Paris* (3), de M. Eugène Dabit. A feuilleter ces livres, à les interroger, on risquera de pénétrer un peu mieux Paris. Tous trois ont leur charme, leur beauté; tous trois vous font une confiance. Seule pourtant, l'évocation de M. Dabit a de la grandeur. On verra pourquoi...

\* \* \*

M. Héron de Villefosse est historien, et il s'est défié de l'érudition, de la lourdeur et du didactisme. On ne peut que l'en féliciter! Certes une plus vaste histoire de Paris (celle de MM. Lucien Dubech et Pierre d'Espezel est bien sèche) pouvait, elle aussi, avoir ses prestiges et son intérêt. On peut concevoir un rappel vivant du passé. Mais la matière serait trop vaste, l'œuvre risquerait d'être prolixe. Il faudrait choisir, ne traiter qu'une époque ou qu'un aspect, sacrifier! Un immense talent — celui d'un Michelet ou d'un Péguy — trouverait peut-être le secret de l'ensemble, le fil qui lie les jours enfuis aux jours à venir. Et pourtant... apocalypse ou philosophie de l'histoire, le livre oscillerait entre ces deux pôles, cessant ainsi d'être un portrait. L'auteur de *Paris vivant* s'est borné à un dessein plus modeste. Et son œuvre n'y a rien perdu!

Il a voulu — et c'est là un rare mérite — que, dans la composition même son livre réponde au titre qui l'annonce. *Paris vivant...* promet-il sur la couverture! Tout l'ouvrage tient cette promesse il a considéré Paris comme un homme qui souffre, espère, travaille et meurt; il a trouvé, pour rendre les aspects dans leurs diversités originale, une ingénieuse division physiologique : le corps de Paris constitue une première partie, plus historique qu'actuelle, où M. Héron de Villefosse passe en revue églises et édifices publics, places et avenues, gares et usines. L'auteur a poursuivi ensuite son analyse dans le même esprit : il nous parle de l'âme de Paris — et il y a là des pages merveilleuses de justesse et de force, d'une exceptionnelle subtilité. Enfin, comme un bouquet de feu d'artifice, un peu fugace, un peu tremblant, M. Héron de Villefosse tente d'évoquer le cœur de Paris. Tout cela ne constitue pas une chaîne de descriptions mortes, mais une suite de rêves, de propos, de notations et d'invocations pathétiques. Ce n'est pas en vain que le livre est dédié à M. René Benjamin dont on se rappelle une belle pièce que nous fûmes rares cependant à défendre dans la presse et qui méritait un succès que des haines stupides et des méurs mercantiles lui ont refusé. Comme M. René Benjamin, M. Héron de Villefosse est un amoureux de Paris. Il est fier d'y être né — et il le déclare sans ambages dans une alerte introduction. Il est plus fier encore d'y posséder tous ses ancêtres. « *Parisien de Paris* », le mot ici prend sa pleine force! Et il semble bien qu'une telle qualité ne serve pas seulement de titre à M. Héron de Villefosse pour présenter au public un *Paris vivant*. Ici ou là on sent frémir l'âme des morts; il semble que tel parent de l'auteur qui dort dans quelque cimetière parisien lui prête, un moment, son regard et son cœur. Ainsi se trouvent notées avec une acuité singulière les correspondances du Paris d'hier au Paris d'aujourd'hui, de la ville des morts à celle des vivants. Le temps ici anime la phrase et la charge de souvenirs. Une sorte de mâle tristesse enveloppe le livre d'une puissante œuvre... Aux pages les plus allègres même une retenue venue de l'âme, une admirable discrétion nuancent les mots de l'écrivain : ces pierres mortes pour nous aujourd'hui ont été pour d'autres de la vie, et elles ont leurs confidences et leurs secrets qu'un siècle ne saurait méconnaître. Le *Paris vivant* que nous voyons est fait de bien des Paris morts ou qui n'ont point achevé de mourir. Les villes ont aussi leur mémoire — et d'une poignante fidélité!

Sur la qualité même du souvenir que gardent, de leur cadre familier, les habitants des grandes cités il y aurait plus d'une

(1) *Paris vivant*, Ed. de la Madeleine.  
(2) *Images de Paris la nuit*, Ed. Excelsior.  
(3) *Faubourgs parisiens*, N. R. P.

remarque à faire. L'homme de la campagne meurt généralement où il naît. Il est un stable, un enraciné. Une seule image, presque immobile, hante sa mémoire et ses rêves : la terre pour lui est un horizon de champs, de collines ou de bois, rien n'y change que par le mouvement des saisons et la tonalité de la lumière. Tout y est vaste, d'une ampleur sereine, d'un rythme paisible. L'homme peut faire les plus longs voyages; il n'y aura toujours pour lui qu'une terre véritable, sa terre; le reste lui paraîtra décor ou lieu de passage! Le citadin vit au contraire dans un cadre sans cesse mouvant. La ville est trop grande, trop complexe pour qu'il puisse l'embrasser d'un regard, la saisir d'un coup. Il rôde sans cesse autour d'elle; elle lui offre au détour des rues des surprises et des découvertes. Il y est souvent un dépaycé... « *Nous qui n'avons pas de village...* », ironisait naguère M. Daniel Halévy au seuil d'un beau livre consacré aux *Pays parisiens*... Pas de village? Est-ce bien exact? Le citadin a un « pays » plus petit seulement qu'un village : son quartier, sa rue, son immeuble. Les gens déménagent, arrivent, passent; les pierres demeurent... C'est un village où l'on ne connaîtrait personne, un village muet, mystérieux. M. Eugène Dabit dans ses *Faubourgs de Paris* a su dégager admirablement cet élément de mystère citadin. On sent que, de Belleville à Ménilmontant, il est chez lui (tous comme un fermier dans son terroir) mais il ne connaît pas complètement ce pays... Ombre et lumière : voilà le village des citadins. Et l'ombre ici est bien émouvante qui recèle tant de vies inconnues, chaque jour frôlées, côtoyées... et qui toujours se déroberont.

\* \* \*

Il est, dans la vie d'un Parisien, une époque bien piquante et fertile en découvertes : c'est celle des déménagements! Le congé donné, il s'agit de trouver un nouveau gîte, un nouvel abri. Les premiers jours on cherche en flânant. On déploie un plan de Paris : cela fait une grosse saucisse brune sur une feuille où les taches des arrondissements mettent d'étranges reflets. La Seine partage l'agglomération en deux rives souvent hostiles. Il est rare qu'un déménagement des Gobelins à Passy ou des Invalides à Bercy... Les fonctionnaires habitent la rive gauche, comme les ministères! Les commerçants et les employés la rive droite, comme les magasins! Ici ou là un îlot rebelle, une sorte de cité déclassée : près de Montparnasse quelques artistes (et il ne faut, à ce propos rien exagérer!), à Passy quelques écrivains... L'île Saint-Louis reste le quartier des délicats qui veulent découvrir de leur fenêtre de vieux toits et des arbres... Auteuil est celui des oisifs pour lesquels la vie ne comporte pas d'horaires et qui ne donnent pas un sens précis au mot « retard », tant, pour eux, les jours semblent vides. Il y a des quartiers d'enfants : le Luxembourg où les nounous ont une retenue toute bourgeoise, les Champs-Élysées où j'aimai les nurses au voile bleu flotter le fantôme du petit Proust... « *à l'ombre des jeunes filles en fleurs* »; le Champ-de-Mars est divisé en deux camps rivaux : vers l'École militaire des enfants sages jouent discrètement sous le regard des mamans qui font un point de broderie; vers Grenoble des gosses bruyants et frondeurs courent, se poursuivent, traversent les pelouses et sifflent les filles en passant. Le square Saint-Pierre grouille de « poubots » au regard noir et aux joues terreuses, tandis qu'au Ranelagh des enfants de porcelaine trottaient sagement ou forment de petits cercles calmes qui déjà évoquent les salons. Tout cela d'un coup, toutes ces promesses se présentent à quiconque veut déménager. Il a devant lui le choix d'un monde. La distance ici importe peu. Il y a presque autant de différences entre la Goutte d'Or et Auteuil qu'entre Lille et Reims (autant, que dis-je, il faudrait dire plus!). C'est l'invitation au voyage! Quand, l'œil ayant fixé la carte, on met le doigt sur un quartier, c'est presque un point d'exploration qu'on désigne en pays perdu. Il faut réfléchir, examiner les moyens d'y parvenir, vérifier les distances au centre, chronométrer les allées et venues, déterminer la situation du ravitaillement — des marchés! Vraiment, on part... et l'on découvre. Il s'agit bien d'un pays nouveau...

Reste à choisir un gîte, une maison. La crise, du moins a eu cet heureux résultat de permettre à nouveau quelque fantaisie dans le choix. Voici trois ans, rechercher un appartement était une besogne d'agence ou une besogne de forçat! Il fallait donner des commissions, se faire trois ou quatre fois voler pour aboutir à la découverte d'une case mal agencée qui ne correspondait en rien à vos désirs. Les héros affrontaient eux-mêmes les concierges

rétives et vénales... mais ils apprenaient ce qu'il en coûte de s'exposer à leur courroux! Maintenant les choses ont changé... les agences ont disparu ou se contentent de tarifs raisonnables, concierges et gérants sont aimables, et presque empressés. On peut à nouveau parcourir à pied un quartier en regardant les écriteaux, en examinant les immeubles... et c'est une joie bien subtile!

Là, des fenêtres sans rideaux, au rez-de-chaussée, au cinquième étage... Une rue tranquille, près d'une grande voie... Quelques arbres qui dépassent un mur et mettant du vert dans le paysage... On peut essayer!

Un coup frappé à une porte vitrée, la loge s'ouvre découvrant une femme en peignoir. Elle s'empresse, offre de faire visiter, donne des détails sur les lieux... Pauvres concierges, où est le temps, où quatre fois l'année, elles accueillent les visiteurs d'une bouche pincée, en grommelant : « Je l'ai déjà promis trois fois... mais il faut faire des sacrifices! » Chacun comprenait! Impécunieux, le jeune ménage s'éloignait sous le regard courroucé de la souveraine; le négociant, au contraire, portait la main à son portefeuille, lançait au hasard une surenchère et laissait des arrhes!

Joie de flâner que procure un temps difficile! On ouvre tant de portes secrètes, on peut ébaucher tant de rêves dans ces pièces silencieuses et nues! La couleur des tentures, une porte enlevée, un placard transformé en bibliothèque, un détail fourni par la concierge... autant d'indications sur des vies qui s'écoulaient là dans le mystère. On échafaude, on imagine... Ce devait être une chambre de jeune fille. Partie en province, dites-vous? Les parents ruinés?... Et l'on songe à la silhouette mélancolique qui guette au carreau d'une triste maison familiale et regrette sans trop oser le dire le Paris bruyant des cours, des amies et des bals... Les yeux sont cernés, les traits tirés malgré la douceur du visage, tout le masque a cette étrange expression d'effroi et de veille des figures de jeunes filles trop tôt humiliées par la vie! Petite chambre aux tentures bleu tendre, triste, désertée, où l'on croit voir passer une ombre, si attirante de s'être enfuie.

Les rêves franchissent le passé, rejoignent l'avenir. On projette des décorations, on place ses meubles, on prévoit l'harmonie des tons, on se fait, plus qu'un cadre de vie, une vie entièrement nouvelle, belle parce que sans précédent, non entamée! Les logis vides apportent de merveilleuses promesses! On va aux fenêtres, on les ouvre, on hume l'air qui change, comme le décor, avec le quartier, on prend des vues nouvelles de Paris : ce pan de mur gris, cette cour nue mais vaste et luisante, ces arbres touffus qui semblent là comme une oasis.

Il y a peu de jours j'entrais, rue des Vignes, dans un immeuble récemment construit, pour visiter un appartement. Il était étroit et médiocre. Ce rez-de-chaussée donnait de plain-pied sur la rue, et l'absence de cuisine, ôtaît à ces trois pièces quelconques toute commodité d'habitation. J'allais m'en aller, quand la concierge ouvrit une fenêtre. C'était une femme encore jeune, plus avenante que bien des concierges. Elle m'invita d'un geste à venir voir le paysage. La fenêtre, par delà la chaussée, laissait voir un petit mur surmonté d'une grille. Au delà... un modeste pavillon (l'un des derniers qui restent à Paris!) au centre d'un jardinet charmant. La jeune femme sourit : « C'est là, voyez-vous, qu'habita Boylesve... » Elle n'expliqua pas davantage, ses yeux virent que j'avais compris. Un fantôme s'élevait pour moi des brumes qui couvraient la Seine... Des titres revenaient à ma mémoire, des phrases, des mots. Les lieux étaient transfigurés. Nous restâmes là, silencieux, une bonne dizaine de minutes, puis je m'enfus, reprenant soudain une conscience nette de la réalité des lieux!

... J'avais failli louer, rue des Vignes, pour l'amour de René Boylesve!

\* \* \*

Hélas! la dure vie présente favorise peu ces rencontres exquises qui sont presque des résurrections! Il y a les quartiers d'enfer, les quartiers tristes où le seul coin d'espérance humaine est un carré de parquet ciré où les couples dansent le samedi soir, oubliant une vie besogneuse sous les feux des rampes électriques? C'est là que nous conduit M. Eugène Dabit avec ses *Faubourgs de Paris*... Je connais moins que lui ces rues livides, ces hôtels meublés, ces grandes casernes d'habitations à bon marché. Je n'en parlerai pas après lui, cherchant un pathétique facile dans ces vastes

foules dont il a su sentir la tragédie intime et percevoir le frémissement. Je connais assez cette vie-là pour sentir le prix du témoignage de M. Dabit, son irrécusable fidélité. C'est un livre qu'il faut lire pieusement comme tous les livres du malheur. L'auteur ne tente point d'y attendre, il peint seulement, mais sa peinture est si sincère qu'elle est plus forte que tous les appels.

Il faut gravir à la nuit tombante la rue de Belleville. Il faut scruter les visages qui passent, sentir la plainte des épaules courbées, l'orgueil des fronts! Il faut saisir la rumeur confuse qui monte de ce grouillement d'hommes. On comprend mieux là qu'ailleurs le sens d'une révolte nécessaire contre un état social sans âme d'où tout espoir suprême est exclu. La rue de Belleville, mais oui, Barrès, plus que Sion et plus qu'Athènes, c'est « un lieu où souffle l'esprit »!...

JEAN-PIERRE MAXENCE.

## Le jubilé de la Rédemption

Samedi prochain, le Souverain Pontife procédera à l'ouverture de la Porte Sainte.

Dès qu'il en aura franchi le seuil, le bourdon de Saint-Pierre s'ébranlera et à ce signal toutes les cloches de Rome sonneront, comme on dit là-bas *a distesa*, c'est-à-dire à toute volée.

Les cloches de Rome constituent le plus beau carillon du monde. Le Samedi Saint, le *Gloria in excelsis* est accompagné par toutes les cloches sonnant ensemble éperdument. Ce jour-là, c'est le bourdon de Saint-Jean de Latran qui donne le signal. Et c'est comme un alléluia d'airain et d'argent qui vibre au-dessus de la Ville Eternelle.

Nous proposerions volontiers, si notre proposition pouvait être entendue, que toutes les cloches du monde s'associassent au premier carillon de l'Année Sainte, puisque de partout, grâce à la radiodiffusion de la cérémonie d'ouverture de l'Année Sainte, le bourdon de Saint-Pierre, les prières du Pape et les chants de la Chapelle Sixtine seront entendus distinctement.

Pie XI invite l'univers chrétien à une jubilation extraordinaire en souvenir de la Rédemption du genre humain accomplie par le Christ il y a dix-neuf siècles.

La mode est aux centenaires, aux cinquanteaires, aux vingt-cinquièmes et aux dixièmes anniversaires, aux simples anniversaires. Nous avons fêté avec enthousiasme en 1930 le centenaire de l'Etat belge, nous célébrons tous les 11 novembre l'anniversaire de l'armistice et de la victoire de 1918. Mais que sont ces événements comparés à la Rédemption du monde?

Les voies étaient barrées qui conduisent au terme de notre destinée. Le passage en était interdit et gardé comme la porte du Paradis terrestre. Personne au monde n'était à même de forcer ce passage. Toute vie humaine était manquée d'avance.

La grandeur étonnante de notre fin ne pouvait qu'exciter des regrets et un sombre désespoir.

Il est vrai que cette grandeur était alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, absolument inconcevable. L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur ne peut pas pressentir... Lorsque les âmes pieuses se représentent le Paradis, elles enfreignent un peu la défense de saint Paul. Aussi l'idée qu'elles se font de l'au-delà est-elle infiniment diminuée. C'est une vie repliée sur elle-même qu'on imagine facilement, une vie exempte de souffrances et surabondante de jouissances, alors que ce sera un élan indéfectible de générosité, un jaillissement d'amour,

une extase de toute l'âme qui ne se lassera jamais et s'accompagnera toujours d'une sorte de surprise, d'une fraîcheur éternelle d'enthousiasme jeune et joyeux. Mais voilà que nous cédon nous-mêmes à la tentation de dire l'indicible et de concevoir le mystère.

Au moins nos pauvres balbutiements ont-ils rappelés un peu la grandeur de la Rédemption. La Rédemption, c'est la destinée surnaturelle et divine rendue au genre humain. Toute la reconnaissance et toute la jubilation dont nous sommes capables ne répondront que très mal à ce bienfait infini.

Pie XI nous invite à y consacrer très spécialement toute une année, l'Année Sainte, en attendant les loisirs et les ferveurs de l'éternité. Il nous invite à repasser dououreusement la tragédie rédemptrice. Jeudi prochain, 4 avril, vers le soir, il descendra lui-même à la Basilique vaticane pour y présider l'exercice de l'Heure Sainte et il nous invite instamment à nous associer à cette cérémonie expiratrice. La Semaine Sainte de cette année doit susciter dans les âmes une ferveur particulière. Le Vendredi Saint sera le sommet de l'Année Sainte. Pour le dire en passant, Radio-Catholique-Belge, qui assure la radiodiffusion de la cérémonie d'ouverture de l'Année Sainte samedi 1<sup>er</sup> avril, offre à ses auditeurs, le Vendredi Saint, une heure de méditation sur la Passion du Christ. A 2 heures, commencera l'exécution de la *Passion* de Bach, avec commentaires. Quelques minutes avant 3 heures, en toute simplicité, le texte évangélique sera lu, qui raconte la crucifixion et la mort du Christ. Et sur les mots « Il expira », sans un chant ni une note de musique, la radiodiffusion se terminera, laissant les âmes à leurs réflexions et à leurs sentiments.

Pie XI nous invite encore à ranimer en cette Année Sainte notre ferveur eucharistique. Car l'Eucharistie, c'est la Rédemption, c'est tout le Calvaire, c'est la Croix, c'est le sang de l'Homme-Dieu coulant pour le salut du monde, c'est la grande prière du Souverain Prêtre élevé entre le Ciel et la terre pour intercéder au nom de l'humanité dont il a pris la tête par son Incarnation et assumé les redoutables responsabilités par sa mission de Sauveur. Les chrétiens qui négligent la messe sont dévoyés. Lorsque l'on est empêché d'y assister corporellement, de loin et en esprit il est toujours possible de s'y associer effectivement. L'union au Christ-Prêtre-et-Victime, au Christ-Rédempteur dans son sacrifice eucharistique, qui est le renouvellement mystique et réel du Calvaire, est la communion. Pour le prêtre lui-même, qui est tellement identifié avec le Christ qu'à la consécration il ne dit pas : « Ceci est le Corps du Christ », mais « Ceci est mon Corps », non pas « Ceci est le sang du Christ », mais « Ceci est mon sang », le prêtre lui-même n'est, à aucun moment de la messe, plus étroitement uni au Christ qu'en mangeant son corps et en buvant son sang. Pas de jour sans messe, au moins par assistance spirituelle. Pas de jour ni de messe sans communion, au moins de désir et d'amour. Le Christ n'a pas toujours besoin du contact sacramentel — voie normale pourtant de Sa grâce — pour faire Son œuvre en nous. Si un empêchement survient, il peut agir de loin comme il a guéri le serviteur du centurion. Et nous pouvons lui dire alors au sens littéral la parole de foi et de confiance : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi, mais à distance et d'un mot, vous pouvez faire en moi votre œuvre rédemptrice et sanctificatrice. »

Telles sont les pensées et tels sont les sentiments qu'excitent dans nos esprits et dans nos cœurs la parole pontificale promulguant l'Année Sainte. Et c'est l'essentiel.

Il y a, en outre, la question de l'indulgence jubilaire. A première vue, le don de la grande indulgence peut paraître un appauvrissement. Courir à Rome pour gagner une indulgence plénière alors que l'on peut en gagner tous les jours en restant chez soi! Nous ne voyons pas très bien où est le bénéfice. D'autant plus que les autres indulgences sont supprimées durant l'Année Sainte.

L'Eglise nous fait ainsi comprendre la valeur des indulgences,

presque avilées dans notre estimation par la facilité de les acquérir. Le voyage à Rome, surtout avec les moyens actuels de communication, la visite des Basiliques, les longues prières sont de valeur bien infime comparée à celle d'une indulgence plénière. Car celle-ci est la concession, par l'Eglise, dispensatrice des trésors spirituels du Christ et de son Corps mystique, des mérites expiatoires nécessaires pour nous libérer de toute peine temporelle restant due après le pardon de nos fautes. L'Année Sainte renouvellera dans nos esprits et dans nos âmes l'estime de cette faveur de l'Eglise et de ce don de Dieu. Elle nous rappellera, en outre que peut-être, nous abusons-nous très souvent en croyant gagner sans effort des indulgences de toute grandeur et notamment des indulgences plénières. Il y a une condition essentielle à laquelle on pense moins explicitement qu'aux conditions rituelles, le détachement effectif et total de toute faute et de tout désordre de la volonté. Sans doute bien des âmes seront étonnées de ne pas retrouver dans l'éternité toutes les indulgences qu'elles avaient inscrites au crédit de leur comptabilité spirituelle.

Nous souhaitons à nos lecteurs de retirer de l'Année Sainte tous les grands profits qui viennent de leur être signalés. Nous leur écrivons ce billet le matin de l'Annonciation, un matin de lumière et d'allégresse printanière, en pensant à cette aurore de la Rédemption : le message de l'Archange, la réponse de la Vierge et l'Incarnation du Verbe.

LOUIS PICARD.

## Corporatisme?

La corporation est l'organisme qui dirige une profession avec caractère d'autorité, en vue d'un bien commun. Telle est la définition proposée par le R. P. Arendt.

Les jeunes groupés dans la Centrale politique de jeunesse ont interprété cette définition et ont développé leurs idées sur l'organisation corporative de la société, au cours du premier Congrès politique de la Jeunesse catholique en décembre dernier. Les rapports de ce Congrès viennent d'être publiés (1). Ils forment une brochure d'un intérêt prenant. Les catholiques qui désirent suivre de près l'évolution des idées de la jeunesse, trouveront une mine inépuisable de réflexions dans les trois chapitres sous lesquels sont groupés les dix rapports présentés aux sections des équipes catholiques, des équipes universitaires et des jeunes gardes : la transformation du régime par l'organisation corporative, la transformation du régime par l'action politique et sociale des jeunes, et la transformation et la spiritualisation du régime par l'idée catholique.

Le plus cinglant reproche que les jeunes adressent à leurs aînés, c'est de manquer d'imagination. On fait souvent grief aux dirigeants catholiques, placés devant un monde en pleine transformation, en pleine évolution sociale, de n'envisager l'ensemble des problèmes actuels que sous un angle strictement défensif, qu'avec une mentalité conservatrice. Il y a, de fait, confusion chez beaucoup de catholiques entre le conservatisme et le traditionalisme. Etre conservateur, c'est chercher le point mort et s'efforcer d'y fixer la vie. Etre traditionaliste, c'est s'imprégner des idées fondamentales et des leçons de l'expérience humaine pour appliquer, aux réalités mouvantes et au continué devenir, l'ensemble équilibré du savoir et de la sagesse. Le conservatisme est une abdication; le traditionalisme est à la base de l'action.

C'est bien dans cet esprit qu'Alphonse Zimmer dit dans son

rapport sur la réalisation du régime corporatif en Belgique : « Notre grande préoccupation sera de nous inspirer toujours des nécessités de l'heure, qui sont tangibles et d'ailleurs implacables. Notre proposition de réalisation d'un régime corporatif n'a pas pour but et n'aura pas pour résultat de renverser le régime actuel et de le remplacer *ex abrupto* par un régime nouveau conçu suivant un plan rigide et définitif; ce que nous voulons, c'est pousser une évolution qui est déjà amorcée, c'est préciser une tendance qui s'est déjà fait jour sous la pression des nécessités nouvelles de la vie sociale. Et nous ne croyons pas que ce régime est définitif et subsistera jusqu'à la fin des temps, pas plus que l'organisation antérieure ne l'a été. Chaque régime vient à son heure et contient une part de bon. »

\* \* \*

Il serait impossible de résumer en quelques colonnes ce qu'est ce régime corporatif. Si ce n'était qu'une théorie, il serait loisible d'en donner les traits essentiels. Si ce n'était qu'une doctrine, il y aurait moyen d'en déterminer les fondements. Ni thèse ni abstraction, le régime corporatif est un moyen, une méthode.

Le point de départ est une constatation. L'échec de la formule libérale, qui, par le déchaînement d'une liberté sans bornes, n'est pas arrivée à susciter un équilibre naturel des libertés individuelles, mais bien au contraire à enlever cette liberté à la masse, ne lui laissant qu'une illusion politique, et cela au seul profit de quelques-uns, des plus forts, le critère de la force étant l'argent. La prospérité économique a pu faire croire un temps à l'excellence de la formule. C'est en arrivant à son apogée qu'elle a révélé toute sa faiblesse. Peu à peu, dans les masses comme dans l'élite, le vice essentiel du régime financier, déformation du régime capitaliste, est devenu de plus en plus évident : la force conquise par l'argent se concentre en quelques mains, et son mobile d'action est devenu la domination. Le régime libéral aboutit au despotisme d'une féodalité nouvelle.

Il en résulte pour l'ensemble des citoyens : injustice, insécurité, instabilité, car encore moins en ce domaine qu'en d'autres il y a chance de subir le bon tyran. La formule de l'individualisme a échoué. Et aussitôt se dresse dans la réaction un immense péril. Par esprit de justice, s'efforcera-t-on de réaliser l'égalité absolue en allant jusqu'à tuer la personnalité? Par désir de sécurité et de stabilité, va-t-on paralyser toute initiative, va-t-on tout vouloir contrôler, diriger, étouffer au nom de la collectivité et au moyen de l'étatisme? Pour échapper à la dictature de quelques-uns, n'allons-nous pas être écrasés par la dictature de la collectivité?

\* \* \*

Il est curieux de constater avec quelle facilité on rencontre l'adhésion de tous les esprits quand on a posé ainsi les données du problème. Mais il est décevant de voir aussitôt la quasi généralité de ceux qui vous approuvent se contenter de cette approbation. Le péril est devant eux. Ils le reconnaissent. Et puis c'est tout. Ils attendent.

Le souci de sauver notre vie de société, la conviction que tout ne s'arrangera pas tout seul, l'étude approfondie des courants d'opinion, le recensement de tout ce qui existe, de l'ensemble de nos matériaux, voilà autant de préoccupations qui passionnent l'élite de notre jeunesse. Quelle maturité dans cette recherche, quel sens de l'objectivité, quelle sagesse dans les remèdes proposés, qualités qui se retrouvent dans tous les rapports mais plus particulièrement dans celui d'Henri Bauchau sur l'organisation de la bourgeoisie. Comment arrive-t-il à ce réalisme constructif? La réponse est en somme le premier argument en faveur de la méthode d'organisation corporative : nous vivons en régime pré-corporatif. Utilisons tout ce que nous avons sous la main; coordonnons les organismes existants; complétons-les afin d'obtenir un équilibre entre les différents groupes sociaux; dégageons du pouvoir central ce que nous pouvons remettre à des corps constitués, et nous aurons déjà tous les éléments d'un régime corporatif.

Nous voilà amenés une fois de plus à renvoyer le lecteur à la brochure du Congrès. Nous ne pourrions résumer comment le syndicalisme doit s'intégrer dans un régime corporatif, « le syndicat comportant d'une part un dynamisme social puissant : justice et charité, armature canalisée par une organisation stabilisatrice : la corporation, dont le rôle législatif est sanctionné par l'Etat qui

(1) *Les jeunes et la transformation du régime*, Edition Universelle, 12 francs.

en reconnaît l'existence et la légitimité » comme le dit Horace Gérin dans son rapport.

A côté de l'organisation ouvrière un second groupe social s'est formé tout naturellement, parce que le besoin s'en faisait sentir : c'est le groupe agricole. Nous pouvons nous réjouir de ce que les catholiques aient pris cette organisation en mains dès le début. Le Boerenbond est basé sur une organisation économique qui mérite incontestablement d'être qualifiée de pré-corporative.

Mais il reste à organiser un troisième groupe pour que s'établisse l'équilibre dans notre vie de société. On a vainement tenté de définir et de délimiter ce groupe. On peut s'arrêter à une notion négative : il représente tous les citoyens qui ne sont pas compris dans les deux autres groupes. Et s'il fallait lui mettre une étiquette, on pourrait l'intituler : groupe des classes moyennes et de la bourgeoisie.

Le problème essentiel qui se pose aux jeunes générations, sur le terrain de l'action, c'est l'organisation de ce troisième groupe. Il y a déjà eu des essais infructueux. Une seule tentative paraît répondre aux nécessités du moment. C'est l'admirable ensemble d'œuvres et d'organismes dus à l'initiative de l'animateur des classes moyennes en Flandre Orientale, le député Fernand van Ackere. L'organisation des classes moyennes et de la bourgeoisie est un des objectifs de l'activité politique de la Centrale politique de jeunesse.

\*\*\*

Il reste deux points à préciser. Puisque cette tendance à organiser corporativement la société existe en fait, puisque dès maintenant les éléments nécessaires ont pris naissance, qui permettent de coordonner les efforts vers un ordre social nouveau, puisque l'instrument existe, comment faut-il l'adapter, dans le domaine spirituel, à l'église, et sur le terrain politique, au parti.

Le régime corporatif n'est pas lié à l'Église catholique. Les organismes économiques corporatifs sont, évidemment, neutres. Mais ce régime corporatif trouve dans l'encyclique *Quadragesimo Anno* des suggestions très utiles, qui nous permettent de concevoir un tel régime animé de l'esprit catholique. Le corporatisme rejette l'individualisme libéral ; il rejette le principe socialiste de la lutte des classes ; il édifie un ordre social basé sur la reconnaissance de droit de la corporation, sur la collaboration des classes. Il nous conduit à un ordre naturel équilibré ayant comme cellule la famille. Un régime corporatif neutre, sans tendances philosophiques, est actuellement le régime qui correspond le mieux aux notions de droit naturel qui doivent se trouver à la base de toute société.

Le point de vue politique n'a pas été négligé par les différents rapporteurs. Marcel Laloire a parlé du rôle des jeunes gardes tant dans la transformation du régime que dans celle du parti. Marcel Vercauysse a esquissé un programme de coopération politique des jeunes. Raymond de Becker a magistralement exposé la mentalité de sa génération. Et pour notre part, nous avons été chargés d'étudier la réorganisation du parti catholique. Si, il y a deux ans, on pouvait affirmer que la jeunesse se désintéressait de la politique, il est aussi vrai de dire actuellement que le revirement est complet. Cette évolution dans l'attitude des jeunes, est due, avant tout, à la volonté de créer un parti catholique, qui soit digne de la cause qu'il défend.

Mais à envisager cette organisation nouvelle du parti sous l'aspect corporatif, nous sommes amenés à affirmer que le parti catholique de demain, l'union catholique issue de la « Standorganisatie », est le plus bel organisme pré-corporatif que l'on puisse imaginer. Reposant sur les trois groupes sociaux fondamentaux, il les domine de toute la primauté qui est due à l'idée sur les faits. L'union catholique réalise chez elle la structure de ce que doit être l'organisation corporative dans l'État. La « Standorganisatie » n'est pas un but, c'est un moyen d'action. Le parti catholique n'est pas une fin : c'est la coordination des efforts, l'apport à l'autorité de l'activité de chaque groupe, et c'est à son tour cette autorité coordinatrice et animatrice, qui délègue à chaque groupe la part de pouvoir qui lui est nécessaire pour mener à bien son action.

\*\*\*

Le régime corporatif aboutit à organiser tous les citoyens dans les groupes qui les intéressent directement, soit à raison de leur profession, soit à raison de leur état social. Ces groupes orga-

nisés apportent, comme tels, au pouvoir central le résultat de leurs efforts. Celui-ci les coordonne, veille à les équilibrer, et délègue les pouvoirs qui sont nécessaires aux différents groupes dans le domaine de leurs intérêts corporatifs. C'est une méthode de décentralisation du pouvoir, mais qui exige d'autre part un renforcement de celui-ci pour qu'il soit capable de maintenir l'équilibre entre les groupes. Le régime corporatif est un remède contre le libéralisme, qui soumet à la toute-puissance de l'État une poussière d'individus. Et le régime corporatif est une assurance contre la dictature de la masse, qui étoufferait la personnalité, qui supprimerait la valeur humaine de l'individu au profit de l'État.

Il faut lire les rapports du Congrès de la Centrale politique de jeunesse, et vous en conclurez que le corporatisme n'est ni un mot creux, ni une théorie imprécise, mais que les jeunes voient dans le régime corporatif une méthode, un système empirique destiné à faire évoluer notre société, à la faire sortir du désordre actuel et à tendre vers ce qui paraît devoir être l'ordre de demain.

CH. VAN RENYNGHE DE VONVRE.

## Un Américain parle de la France

Ce n'est pas le sénateur Borah. Il n'est ici question ni de Baby-lone, ni des dettes de guerre, ni de la frivolité des femmes, ni des installations hygiéniques dans les auberges de province. Il sera question du champagne pourtant. Et ce n'est pas un livre consacré à la prohibition. M. Hugo P. Thieme, de l'Université du Michigan, est surtout connu dans le monde des bibliographes. Comment peut-on être bibliographe ? M. Thieme vous répondra qu'il y a une volupté dans l'art de recopier des fiches, d'inventorier, au sommaire des revues, l'œuvre diverse d'un écrivain. La bibliographie n'a rien de desséchant. Elle est, en grande partie, « la vie des livres ». Sans bibliographes, point de bibliophiles. Et l'on peut même parler d'une philosophie de la bibliographie, philosophie qui nous enseigne, par exemple, que les écrivains français, au rebours de tant de spécialistes ennuyeux et hermétiques, ont su rendre leur œuvre accessible à chaque lecteur en l'humanisant.

Précisément, M. Thieme est sur le point de rééditer, dans une version revue et corrigée, son *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906*. Le répertoire sera complété jusqu'à la date de 1930. Voilà un excellent instrument de travail promis à tous ceux qu'intéresse notre littérature moderne !

Aujourd'hui, le professeur américain voudrait nous donner un autre gage de cette dilection qu'il porte à la France et à ses écrivains. Les *Essais sur la Civilisation française*, qu'il publie chez Droz (1), forment un petit volume d'une lecture agréable et où l'originalité des aperçus le dispute à la variété des points de vue.

Mettons à part le dernier chapitre, consacré à la bibliographie, et où se révèle la profession de Monsieur Josse. Que bibliographie soit l'équivalent d'humanisme, nous n'en sommes pas bien sûr. Il y a les herborisateurs et il y a les herboristes. Tout est dans tout. Encore faut-il admettre que le classement des fiches n'est qu'une préparation, un travail d'approche. M. Thieme, à vouloir trop prouver, risque de nous mettre en défiance.

Le chapitre I (« Aperçu général des apports de la civilisation française ») pêche, tout justement, par excès de classification. Il n'est pas vrai de dire qu'une civilisation, c'est-à-dire le « complexe »

(1) Hugo P. THIEME, *Essais sur la Civilisation française*, Paris, E. Droz, 1933.

le plus riche qui soit, tiennent en tant de périodes rigoureusement délimitées, lesquelles tiendraient à leur tour en formules *ne varietur*.

« On ne peut assigner de limites chronologiques exactes à ces périodes d'hégémonie », observe lui-même M. Thieme. Mais il se fait fort néanmoins de condenser en une série de trinômes l'essentiel du moyen âge français, de la Renaissance, du classicisme et ainsi de suite. Que signifie une formule comme celle-ci : « Plus tard (après le règne de Louis XIV et de la raison) l'homme désira être heureux, libre et juste » ? Comme si les contemporains de Boileau n'avaient pas caressé, avant les philosophes, l'idéal d'un bonheur accessible à tous dans la liberté et la justice ! « La nation française désire aujourd'hui la paix ». Mais l'abbé de Saint-Pierre vivait au XVIII<sup>e</sup> siècle ; et son projet d'une Société des Nations faisait suite aux Trêves de Dieu.

Le défaut de cette synthèse est dans son caractère analytique, si j'ose ainsi m'exprimer. M. Thieme voit la civilisation française en trois ou quatre « états » figés. Pour nous, elle réside plutôt dans une évolution dont nous n'apercevons ici ni l'économie générale, ni le mouvement. « Un pays qui a passé par l'hégémonie de la foi, la critique de soi, le règne de la raison, la dignité du travail » : ainsi conclut le professeur américain dans un élan de sympathie et d'indéfectible confiance. Mais nous sommes sous l'impression d'un film à épisodes où nous n'aurions pas retrouvé les personnages familiers.

Il est assez piquant de lire, sous la plume de l'universitaire du Michigan, quelques pages sur le caractère féministe de la civilisation française. Les suffragettes enchaînées à leur banc, au Palais-Bourbon ou au Luxembourg, nous la baillent belle. Est-il bien établi que la femme aurait joué, dans les pays latins, un plus grand rôle en ce qui concerne la culture et l'effort créateur que dans les pays anglo-saxons et germaniques ? En tout cas, s'il nous appartient de revendiquer pour les inspiratrices des troubadours de Limousin, pour la *Madonna* de Guido Guinizelli et la Béatrice de Dante, pour les amoureuses de Ronsard et pour les Précieuses qui ne sont pas toujours si ridicules, la gloire d'Égérie, il serait imprudent de parler, à propos de la Française, d'égalité complète. M. Thieme emploie le mot « coopération ». C'est bien cela. La femme de France a compris que, les droits appartenant à l'homme, elle les possède dans la mesure où, étant l'associée de l'homme, elle est de moitié dans l'exercice de ces droits. Mais nous aurions voulu qu'une sorte de *contrasto* insistât davantage encore sur le vrai sens de la féminité opposée au détestable féminisme.

Il faudrait reprendre les considérations assez neuves sur l'originalité de la musique française à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Les travaux d'Ecorcheville et de Prunières ont contribué à ruiner l'opinion courante, savoir que les musiciens français auraient exercé peu d'influence sur le développement de la musique en Europe. Le wagnérisme ne doit pas nous en imposer. Il y a eu Lulli, Rameau, Berlioz, Debussy ; et, avant eux, ces admirables contrepointistes du XVI<sup>e</sup>, les Jannequin, les de Lassus, les Goudimel, qui, non seulement développèrent le côté intellectuel de la musique, mais demeurèrent en relations étroites avec les littérateurs contemporains.

Un chapitre deuxième n'est pas autre chose qu'une étude fort sympathique de l'art de Jean-François Millet. Millet, pour M. Thieme, c'est la France au travail, la douce France résignée et patiente du labeur, du labour. A notre sentiment, cet essai de critique artistique corrige précisément l'impression de décousu que nous avait laissée la lecture du chapitre précédent. Parce qu'il y a ici cette notion de continuité qui est à la base de l'idée de civilisation, comme elle est à la base de l'idée de patrie. Et si Jean-François Millet s'est dégagé des « restrictions artificielles » de son temps, c'est qu'il a peint le paysan de tous les temps, *sub specie aeternitatis*...

Taine a dit un jour que sa théorie des facteurs déterminants traînait par terre depuis Montesquieu. Il n'était que de se baisser. Reprenant, à son tour, la question, M. Thieme s'attache, dans un chapitre d'allure paradoxale, à démontrer l'influence des boissons et de la nourriture françaises sur la formation des sons du langage, du tempérament et de la culture en général. Les aliments et les boissons (vin et cidre) de la cuisine française sont surtout astringents et acides. Or les acides contractent la chair et les muscles, produisant un état de tension. De là dériverait en droite ligne le système phonétique du français, lequel se caractérise en effet par une haute tension des muscles. En français, très peu de variation de son dans les voyelles. Les consonnes sont intenses, courtes, vives, cassantes. Cependant que les Anglais font une émission et demie pour produire une voyelle pure, que les Allemands, nourris de graisse et de bière, multiplient les sons gutturaux et fuyants. M. Thieme va jusqu'à attribuer à l'usage de l'huile dans le Midi le son nasal des Provençaux, moins pur que le son correspondant chez les Français du Nord. Il est prouvé, en tout cas, que la nasalisation a eu lieu dans le Nord de la France avant l'apparition des premiers monuments littéraires. Et la phonétique est d'accord avec la géographie et l'histoire pour confirmer sur ce point l'hypothèse très précise de M. Thieme.

Notre phonéticien ne s'arrête pas en aussi bon chemin. Volontiers il expliquerait par les condiments et le vin tannique le timbre, qualité essentielle de l'inflexion française. Et si les Français n'ont pas maintenu le système d'accentuation ou de quantité des Romains, c'est qu'ils abusent des clous de girofle et de l'ail, du champagne et du bordeaux. Nous arrivons à la constitution psychologique. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Le Français est actif, enthousiaste, alerte, brillant, vif ; l'Allemand, placide, tranquille, flasque, réfléchi, relâché. Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai qui tu es...

Toutes ces observations contiennent une part de vérité. Qu'il faille les prendre *cum grano salis*, c'est bien le cas de le dire. M. Thieme, qui pousse jusqu'au bout la logique de son système, met à défendre les privilèges des mangeurs d'épices et des buveurs de vin une alacrité qui suppose une cave bien fournie, au pays de la prohibition et de l'eau glacée à tous les repas.

Mais nous voici, avec le chapitre du rythme, sur un terrain plus ferme. M. Thieme s'est fait une spécialité de la question du vers français. L'étude qu'il nous soumet aujourd'hui n'est qu'une refonte — et la traduction — de celle qu'il publiait en anglais (*Rhythm*) dans les *Mélanges Baldensperger*, voici quelque trois ans. Il faut distinguer trois périodes dans l'histoire du vers. Toujours cette division ternaire : *Omne trium perfectum*. Pendant la première période, appelée physique, l'homme traduit d'une façon purement émotive ce qu'il ressent. Spencer avait déjà fait observer que, dans un état d'émotion, les battements du cœur et la tension des nerfs s'expriment sous une forme rythmique. Vient une seconde période, physico-mécanico-intellectuelle, au cours de laquelle le rythme se confond avec la technique du vers. M. Thieme applique au vers français sa théorie de la tension organique. Ne pouvant adopter ni le système gréco-romain (quantitatif-qualitatif), ni le système germanique (accentuel), les Français ont compté les syllabes. Le rythme consiste à observer des règles numériques. Intervient une troisième période, intellectuelle ou psychologique ou révolutionnaire : l'individu suit ses tendances naturelles, ses inclinations, ses émotions. C'est dire que nous revenons au rouet.

Les tentatives récentes d'un Claudel, d'un Ghéon, pour proposer la loi de ce nouveau système ont trouvé dans la phonétique expérimentale un précieux secours. Et il n'est pas inutile de signaler qu'au terme d'une série d'expériences de laboratoire, plusieurs phonéticiens seraient aujourd'hui convaincus que le vers nouveau est basé sur des accents, voire sur des quantités. Il reste cependant

que la distinction entre la poésie et la prose est d'essence infiniment subtile. Le maître de philosophie de Monsieur Jourdain n'en savait pas si long que M. Thieme. Au demeurant, dire que la différence entre la poésie et la prose « se voit immédiatement » et qu'« une définition est inutile », c'est refaire la leçon du *Bourgeois gentilhomme*.

L'ouvrage de M. Thieme, quelles que soient les réserves qu'il appelle, mérite l'audience du public cultivé. Il a le mérite d'instituer autour de la notion de civilisation française un débat, une suite de débats fort curieux. Qu'un universitaire du Michigan, à l'époque de Henry Ford, des frigorifères en série, de la musique sur disques et qu'abomine Duhamel, des pommes « standardisées », du conformisme et du rasoir Gillette, s'intéresse au rythme de *Bérénice*, aux vins de France, aux paysans de Jean-François Millet, c'est une jolie conquête de la civilisation française.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Misère du cinéma

Après avoir non pas fait un bilan — les bilans c'est de la farce car ils sont toujours faux — mais jeté un rapide coup d'œil sur les principaux sommets de l'année cinématographique 1932, je voudrais donner quelques aperçus du monde du film, de cette collectivité d'hommes, d'intérêts et de soucis dont le film est l'exclusif objet.

Je voudrais surtout de cette vaste confusion dégager quelques prétextes à l'espérance...

Le cinéma, l'Art du cinéma, peut très bien se comparer au duc de Berry dont parlait dernièrement Paul Reboux.

Le duc fut poignardé par Louvel à la sortie de l'Opéra. Et Reboux dit :

« Lorsque — le couteau étant tiré de la plaie — le sang jaillit avec tant de force que la duchesse en fut tout éclaboussée, on se précipita sur le duc pour lui frotter les tempes avec du vinaigre.

« Puis comme la bonne nature opérant, comme cette plaie d'où jaillissait spasmodiquement la vie s'obturait d'elle-même par un caillot, comme la coagulation du sang remplaçait le point de suture que les médecins d'alors ne songeaient pas à pratiquer, un savant docteur en médecine enleva ce caillot pour que le sang pût continuer à couler.

« Après quoi, le duc fut transporté dans sa loge de l'Opéra, où — c'est à n'y pas croire — on lui administra un purgatif et on lui fit prendre un bain de pieds. Le sang coulait toujours.

« Là-dessus d'autres docteurs arrivèrent.

« En ce temps-là chaque médecin n'imposait pas, comme aujourd'hui, sa dose de morphine. Mais il imposait sa saignée. C'était, en quelque manière, une carte de visite.

« Chaque fois qu'arriva un médecin nouveau, l'infortuné duc de Berry fut de nouveau saigné, tantôt au bras, tantôt au pied.

« Si bien que, de ce corps vide, ne sortaient plus que quelques gouttes de sang.

« On lui fit alors des incisions sur lesquelles on posa des ventouses. Bien mieux ! Bougon, chirurgien ordinaire de Monsieur, enleva ces ventouses et se mit, de toutes ses forces, à sucer la plaie pour extirper de Sa Majesté Royale ce qui pouvait lui donner encore la force de vivre !

« Qu'on me pardonne cette citation un peu longue, mais ses termes correspondent point par point à la tragique aventure où se débat la cinématographie mondiale.

Elle est blessée et tous ceux qui entourent son chevet lui appliquent le remède de la saignée.

Voyez-vous, le malaise dont souffre le cinéma — tel qu'il est actuellement organisé — trouve son origine dans une formidable, dans une fantastique illusion. L'illusion que dans l'industrie cinématographique l'on gagne énormément d'argent.

Les foules y croient encore. Ceux qui ont intérêt à drainer les capitaux entretiennent soigneusement cette croyance par de petits échos publicitaires. Aussi trouverez-vous rarement dans la presse si friande à l'habitude de « petites nouvelles des studios », « cancan cinématographiques », etc., les annonces de faillites, les difficultés financières des puissantes sociétés.

Ces nouvelles sont tennes sous clef par les agences et ne filtrent que dans les journaux et périodiques strictement corporatifs. Il faut éviter d'effrayer les commanditaires éventuels.

Ce qui s'est englouti de millions dans le cinéma est inimaginable. Et pour aboutir à quoi ? A quelques douzaines de films, quelques douzaines sur des milliers, qui aient réelle valeur humaine. Et chose curieuse, ce sont souvent ceux-là qui ont coûté le moins cher.

On accuse, dans certains milieux, à la vérité plus soucieux de politique extrémiste que d'art véritable, on accuse dans ces milieux le capitalisme d'être le grand responsable de cet état de choses. C'est une erreur, car dans notre société aucune industrie n'est moins organisée suivant les méthodes capitalistes que le cinéma.

Mais il y a les financiers, les ramasseurs d'argent, les embobeleurs mirifiques, personnages aux nationalités mal définies, aux origines incertaines et inavouées, pour qui le cinéma ne fut jamais qu'un prétexte, l'objet réel de leur activité n'étant pas le film mais l'argent, l'argent des autres naturellement.

Le cinéma ne rapporte d'argent qu'à ceux-là, qui sont à la curée. La faillite ? Ils s'en fichent. Sous toutes sortes de prétextes, affublés de titres ronflants, ils se sont partagé le capital en appointements... Quand un pauvre diable agit ainsi avec quelques centaines de mille francs, on l'appelle un escroc. Eux qui engouffrent des millions, on les appelle de grands producteurs.

Quand la caisse est vide, on fait signer des traites aux loueurs ou aux exploitants pour des films dont le premier tour de manivelle n'est pas donné. On escompte ces traites qui en réalité sont fausses, car leur contre-partie est inexistante encore. Ou bien on fait verser par les banques sous prétexte de sauvegarder une armature économique dont l'écroulement aurait de funestes conséquences pour la haute finance internationale. Ou bien encore on fait intervenir l'Etat sous prétexte de production nationale, d'éducation populaire, etc. La belle affaire ! La belle hypocrisie !

En réalité, le cinéma vit non pas de sa substance vitale, mais d'un simple roulement de crédits. C'est à organiser ce roulement, qui somme toute n'est qu'une fiction, que s'emploient les « grands producteurs », bien plus qu'à organiser ne fût-ce qu'industriellement le cinéma.

René Clair a osé le proclamer assez haut, et il n'y a aucune bravoire à le répéter après lui, ces grands producteurs ne sont en réalité que de grands imbéciles, même au point de vue strictement industriel.

Un bref exemple. La Haute-Couture, par ce qu'elle exige à la fois de talent artistique d'une part et d'organisation financière et industrielle d'autre part, a certains points d'analogie avec le cinéma. Or, un grand couturier exige de ses artistes créateurs, avant tout, une constante recherche d'originalité, de hardiesses, de raffinements, de goût. Jamais il ne lui viendra dans l'idée de calquer purement et simplement les modèles qui ont eu quelque succès la saison dernière. Cela ne l'intéresse plus parce qu'il sait que tout lasse. Ce qu'il veut c'est du neuf, de l'inédit, du renouvellement. La mentalité des « grands producteurs » est exactement le contraire. Ils prennent — aujourd'hui encore — le cinéma pour une affaire de conserves, ils n'admettent que des modèles de films ayant eu déjà quelque succès. Ils ignorent, malgré de cuisantes déconvenues, que les modèles « ayant fait leurs preuves » sont des modèles usés qu'il ne faut plus recommencer.

Que diriez-vous d'un fabricant d'automobiles qui en serait toujours à rééditer des modèles 1931, sous prétexte qu'à l'époque ils se sont bien vendus, et qui refuserait d'examiner tout plan nouveau de ses ingénieurs ?

Exemple mal choisi ? Non pas. Car ce fabricant d'automobiles serait immédiatement étouffé par ses concurrents plus progressistes que lui. Et si cela ne se produit pas dans le cinéma, c'est que tous les fabricants de films sont logés à la même enseigne intellectuelle. Défense aux artistes qu'ils ont sous leurs ordres d'être eux-mêmes.

Une pareille incapacité de la part des dirigeants mondiaux du cinéma doit finalement conduire à la catastrophe. Et les renseignements qui nous parviennent d'Amérique et de Paris nous en sont des indices précurseurs.

Un seul pays voit sa production cinématographique s'élever, tant au point de vue artistique qu'au point de vue matériel, et c'est l'Allemagne. Pourquoi? Parce que les studios allemands sont organisés plus normalement que les autres. Parce que les dirigeants allemands préfèrent, par exemple, voir une artiste — fût-elle Lilian Harvey — partir pour l'Amérique, plutôt que de lui payer des appointements fantastiques et, pour tout dire, inconsiderés. Parce qu'ils savent déceler les talents nouveaux; parce qu'ils savent mettre même dans leurs opérettes, même dans des films appelés « strictement commerciaux », des éléments d'une psychologie étudiée, dire sur un mode nouveau l'immortelle nostalgie humaine, mais la dire, parler vrai, croire à l'intelligence du public, ce dont les Américains — et beaucoup de Français — restent incapables.

Parce qu'enfin les studios allemands sont plus que les autres organisés comme des affaires sérieuses, où l'on sait accepter les dépenses nécessaires et refuser les inutiles.

Ailleurs, c'est le coulage, la curée, le remède des saignées successives par où se perdent, non seulement les indispensables moyens financiers, mais, ce qui est plus grave encore, la substance artistique même du cinéma.

Et l'industrie du film devient une misérable affaire de bluff autour de laquelle bourdonne une nuée de maîtres-chanteurs.

Oh! je n'exagère pas et j'en pourrais dire bien d'autres sur les milieux cinématographiques et de plus étonnantes et de plus malpropres.

Qu'on ne trouve pas dans ces lignes un parti pris de dénigrement! Je n'ai, pour ma part, aucune déception à venger, aucune rancœur à assouvir, aucun intérêt particulier à desservir. Mais il est bon que le public intellectuel se rende compte d'une chose. C'est que, à beaucoup de points de vue, le cinéma international vit une vie anormale, déséquilibrée, insensée et que c'est la principale raison de sa pauvreté spirituelle. J'espère que ces notes, incomplètes sans doute, mais il le faut bien, auront contribué à donner cette impression.

Ce n'est donc point par vice congénital que l'art nouveau nous a donné jusqu'à présent des œuvres si généralement décevantes. Il garde en lui des possibilités extraordinairement fécondes auxquelles de trop rares chefs-d'œuvre nous permettent de croire.

Il est bon également que les hommes d'affaires — et principalement les hommes d'affaires catholiques — sachent comment et dans quelles conditions ils peuvent — et doivent — s'occuper de cinéma. Beaucoup — autant dire presque tous — ont été ou bien des gogos ou bien des timorés, deux façons d'être pareillement naïfs. Ceci dit, non point pour les injurier — l'injure est stérile — mais pour leur faire comprendre que demain le cinéma ne sera plus un spectacle forain où l'on doit appliquer les procédés de Barnum, ni un jeu de hasard où l'on mise comme au baccarat.

Il faut avoir suivi depuis quelques années l'ensemble de la production cinématographique, comparé dans les salles — et non pas sur les prospectus — les succès d'antan et ceux d'aujourd'hui, pour se rendre compte de l'évolution du public.

Si la Paramount française a fermé les portes de ses studios, renonçant même à achever certains films en cours de réalisation, c'est en grande partie au public que nous devons cet excellent résultat.

Si j'examine la totalité des films produits par cette société, je n'en trouve pas un seul, pas un seul, dont il vaille vraiment la peine de parler.

Résultat au point de vue artistique : zéro. Au point de vue moral : assez bien de malpropres. Nous n'avons donc aucune raison de nous attendre sur le fiasco de l'intervention Paramount en Europe (1).

Si la firme Gaumont-Franco-Film-Aubert doit tenir en sommeil son département de production, il n'en faut pas chercher beaucoup de raisons ailleurs que dans l'indigence intellectuelle de ses scénar-

istes. Elle annonce la mise en chantier d'une trentaine de films pour l'année en cours. C'est tout bonnement insensé.

Et Osso? Et Jacques Haik? qui allaient tout avaler! Où en sont-ils au point de vue production? Néant...

Si Pathé-Natan tient le coup, c'est — il faut le dire malgré toute l'antipathie que nous inspire cette firme — parce que ses gens ont fait un effort artistique, fragmentaire mais réel.

Sans doute des films excellents passent encore à côté de l'attention du public, mais une chose est certaine : tirer profit de « navets » devient de plus en plus difficile.

Le public? Notre public? Mais ne vient-il pas de faire un cuisant affront à certain directeur de salle bruxelloise qui n'avait pas osé maintenir plus de six heures à son affiche le très beau film de Duvivier : *Allô Berlin... ici Paris*, jugé anticommercial parce que trop bien fait, trop élevé, trop nuancé?

N'empêche que ce film faisait un mois plus tard, dans une autre salle, une des plus brillantes carrières de la saison.

Le public! Lui que l'on croit d'ordinaire si bête, si vulgaire, si grossier, n'a-t-il pas infligé le même affront à Pathé-Natan, qui n'a pas osé sortir *Poil de Carotte*, de Duvivier encore, dans ses grandes salles? *Poil de Carotte* a tenu seize semaines aux Miracles à Paris, s'est maintenu près d'un mois dans une salle bruxelloise qui change d'habitude son programme chaque vendredi.

Si, en semaine, les salles de cinéma sont vides, à Bruxelles et ailleurs, ce n'est point l'effet de la crise — la misère au contraire crée le besoin du cinéma — mais parce que le public boude.

Il boude des spectacles mal soignés, des films fabriqués à la hâte avec un trop visible sans-gêne suivant des procédés toujours les mêmes, des divertissements qui ne le divertissent plus ni ne l'émeuvent. Défaite du travail en série.

C'est d'hémorragie que souffre le cinéma. Hémorragie de production. Hémorragie financière aussi.

Ce n'est pas de prétentieux médecins — qu'ils soient financiers ou esthètes — personnages moliéresques dont la fatuité n'a d'égalé que leur incompétence, que le grand blessé peut attendre son salut.

Relisez la tragique aventure du duc de Berry!

Pour ma part, je n'ai eu dans la présente chronique qu'une seule prétention, celle d'aider à l'établissement d'un diagnostic. Dans une prochaine étude nous verrons quel traitement il faudrait appliquer à l'illustre malade.

JEAN DENIS,  
Docteur en philosophie et lettres.

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- |  |            |
|--|------------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . .   | 17 belgas  |
| II. — Pour le Congo belge . . . . .  | 22 belgas  |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur . . . . . | 25 belgas  |
| IV. — Pour tous les autres pays . . . . .  | 28 belgas. |

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeront beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

(1) La Paramount américaine a, elle au moins, un certain nombre de fort bons films à son actif, ce qui n'a fait d'ailleurs que souligner la pauvreté de sa sœur française.

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Beauraing et les « Études carmélitaines »

Il existe à Beauraing cinq petits criminels, dignes de la hantise, et qui auraient été infailliblement livrés au bûcher, s'ils avaient vécu en Espagne au temps de Torquemada. Leur crime? Ils déclarent formellement, catégoriquement, persévéramment qu'ils ont vu et entendu la Vierge, une trentaine de fois, entre le mardi 29 novembre 1932 et le mardi 3 janvier 1933. Ils l'affirment avec un accord parfait sur l'ensemble et quelques légères variantes sur de minces détails. Ils l'affirment, en dépit de toutes les contradictions, à l'encontre d'une ruée de médecins ou de médecistes d'une rare incompétence, d'ailleurs, qui se sont jetés sur eux comme sur une proie d'expérimentation, les mettant à la question, les harcelant d'interrogations saugrenues, les torturant parfois pour leur arracher leurs secrets, leur tendant des pièges mensongers à l'instar des moutons que l'on donnait aux prisonniers pendant l'occupation pour capter leur confiance. Ils l'affirment envers et contre tous, obstinés et relaps, comme Jeanne d'Arc devant ses juges.

Ils méritaient un juste châtiement. Pour les empêcher de se replier ou de recevoir du renfort, les *Études carmélitaines et missionnaires* exécutent devant eux un tir de barrage réglé par un éminent religieux, le P. Bruno de Jésus-Marie, avec la collaboration du professeur Paul van Geluchten et du professeur Etienne De Greeff.

Résultat : les cinq témoins, Andrée et Gilberte Degeimbre, Fernande, Gilberte et Albert Voisin, restent debout, immobiles, le témoignage de l'innocence reste entier, intact, il n'y a pas un mot de leurs déclarations qui ait été seulement effleuré par ce tir convergent de la mystique, et de la neurobiologie, et de la psychiatrie, et de l'anthropologie criminelle.

C'est ce qui apparaîtra, à l'évidence même, par l'exposé critique des trois articles des *Études carmélitaines*, dans cette *Revue* où le franc-parler est autorisé par la largeur d'esprit de son distingué directeur.

\*\*\*

Le R. P. Bruno est descendu, courroucé, des hauteurs du Carmel, comme Moïse des sommets du Sinaï, portant en mains les tables de la loi mystique, *cornuta facie*, le front illuminé. Visiblement, de sa visite du 12 janvier à Beauraing, le cycle des apparitions étant clos, il a emporté une impression de dépit à l'égard des enfants, d'Andrée qui lui a répondu avec sa rudesse paysanne, d'Albert qui fut impoli. Ils ont eu tort assurément, leur excuse est la fatigue à laquelle on les réduisait, leur ignorance aussi, ils ne pouvaient apprécier le savant historien de Saint-Jean de la Croix. Il reste toutefois que le dépit est chez un juge une fâcheuse disposition.

Je ne relèverai donc pas longuement ces misères que nous retrouverons plus tard. Ni le fameux éclair de magnésium, qui ne s'accompagne nullement d'explosion, produit par un photographe, le 3 janvier, derrière les voyants, perfidement confondu, sur la foi de la *Libre Belgique*, avec le globe de feu que Fernande affirme avoir vu et entendu éclater dans l'aubépine, au moment précis où la Vierge lui apparut. Que le bon Père me le pardonne, mais il n'y a vu que du feu. Ni les jugements défavorables portés sur les enfants, indignement calomniés par M. De Greeff, comme je le lui démontrerai par arguments irréfragables, mais auxquels les apparitions, tout en leur apportant un renouveau de ferveur manifeste, ont laissé les imperfections de leur âge et de leur condition. Que

l'excellent Père me le pardonne : s'il leur fait innocemment tort en les comparant à la pastourelle de Bartrès qui devint la voyante de Lourdes, il aurait pu les avantager en les confrontant avec le Maximin et même la Mélanie de La Salette. Au demeurant, je n'ai pas à rappeler à l'éminent théologien la distinction capitale entre les grâces de sanctification personnelle et les faveurs gratuites accordées pour l'édification, moins encore oserai-je demander à l'éminent ascète si la célébration quotidienne des saints mystères ne lui laisse pas apercevoir dans sa vie séraphique quelques ombres d'imperfections.

Dans le tir de barrage dont j'ai parlé plus haut, le R. P. Bruno s'est borné à quelques fusées qui, ressemblant aux chandeliers romaines des pyrotechniciens, retombent en pluie d'étincelles et s'éteignent aussitôt. J'en distingue deux principales.

Il est non seulement prudent, mais prudentissime, comme notre Mère la Sainte Eglise qui, écrit-il « avant de proposer comme probable » une nouveauté « à la pieuse croyance des fidèles », exige que cette manifestation nouvelle la satisfasse en *précision et en richesse*. De cette exigence, et pour cause, pas de preuve directe par la production d'un texte, mais un essai de démonstration par l'analyse des messages de la Vierge à La Salette, à Lourdes, à Pontmain. Je me garderai bien de rappeler à l'éminent théologien que, la Révélation étant close, il n'y a pas lieu de demander aux révélations particulières un enrichissement doctrinal proprement dit et que le « Je suis l'Immaculée Conception » de Massabielle, tombant des lèvres de la Vierge en 1858, quatre ans après la définition dogmatique, a pu réjouir notre foi sans l'éclairer. On comprendra donc difficilement ce rapprochement inattendu : « A Beauraing, si Notre-Dame s'était nommée : Marie Médiatrice, combien nous aimerions y reconnaître une réponse du ciel au zèle marial du Cardinal Mercier ». Mais je ne vois pas, et les théologiens belges et français consultés ne voient pas non plus, quel « enrichissement doctrinal » nous apportent ces mots : « Je suis la Mère de Dieu, la Reine des Cieux, priez toujours ».

Ah! mais non! Consultation superflue et regret inutile. Quand bien même la Vierge se serait présentée à Beauraing avec la carte de recommandation du Cardinal Mercier, zélé promoteur de la définition de la Médiation universelle de grâces de Marie, elle ne l'aurait pas avancée d'un millimètre par l'excellente raison que le progrès de la doctrine, consistant dans l'explicitation du contenu de la Révélation, emprunte la voie royale de la Tradition et non pas les petits chemins des révélations individuelles. Le fait même des apparitions mariales ne sera jamais invoqué en faveur de la définibilité de l'Assomption.

Mais, cela dit, non pas pour l'éminent théologien qui le sait mieux que moi, mais pour des lecteurs profanes, est-ce que le message de Beauraing est aussi indigent que le prétend le R. P. Bruno? Est-ce que, en disant à Gilberte Voisin, la petite Croisée eucharistique — non pas à Gilberte Degeimbre, suivant une méprise presque générale — est-ce qu'en lui disant : *Je convertirai les pécheurs*, dont ce balourd de Derselle s'est scandalisé, l'oncle ou le neveu, et non pas : « Je prierai pour la conversion des pécheurs », n'insinue-t-elle pas, par l'emploi de cette formule, que Corédemptrice du genre humain, elle tient à sa disposition les grâces du Rédempteur et les dispense en intendante des trésors de la libéralité divine?

Au reste, s'il faut absolument, pour obtenir créance, que la Vierge décline un titre nouveau, la foi du R. P. Bruno sera d'avance acquise à l'Apparition de Banneux qui s'est désignée par ce titre ravissant, délicieuse trouvaille, « *Vierge des Pauvres* », que les

Litanies laurétanes traduiront, peut-être, un jour ainsi : *Mater pauperum*.

Le R. P. Bruno secoue la tête devant ce rappel à la prière : *Priez, priez beaucoup. Priez toujours*, qu'il estime si flou, si insignifiant, de nulle portée, lorsqu'on rapproche ce crescendo des messages de La Salette, de Lourdes, de Pontmain, où la prière était demandée à fin spéciale et déterminée.

La Vierge de Beauraing aurait eu le tort de rester dans le vague évangélique « Il faut prier, toujours prier », comme l'a dit Notre-Seigneur. Or, mon révérent Père, je ne me défends pas de l'idée — pardonnez-le moi — que si Andrée et Albert vous avaient reçu avec les égards dus à l'éminent historien de Saint-Jean de la Croix, vous ne pèseriez pas ces œufs de mouche dans des toiles d'araignée.

\* \* \*

L'autre sentiment du P. Bruno qui l'indispose contre Beauraing, c'est l'appréhension d'une intervention diabolique. Si l'éminent théologien, passé maître en métapsychique, en mystique, se fait l'avocat du diable, c'est par devoir, pour obéir à l'injonction de saint Jean : « Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit; mais voyez par l'épreuve si les esprits sont de Dieu ».

Il est troublé par des symptômes d'une extrême gravité, par la prononciation zézayante d'Andrée Degeimbre qui fait entendre : *Haine des Cieux pour Reine*. On le serait à moins.

Il est troublé par l'absence de l'Apparition, trois jours durant, « sitôt que fut déposée à sa place (?) une médaille de saint Benoît » donc, dans l'espace, et n'est pas rassuré par le retour de l'apparition, les jours subséquents. Une fois troublé, c'est pour toujours.

Il est troublé par cette obstination de la Mère de Dieu à vouloir ne paraître que le soir, l'heure des illusions, l'heure des hallucinations, l'heure de l'Esprit des Ténèbres, l'heure où l'Eglise chante : *Que les songes et les fantômes de la nuit s'enfuient loin de nous! Comprimez notre ennemi!* ». Terrifiant, n'est-il pas vrai? Mais, rassurant tout de même, si la prière de l'Eglise est exaucée, si l'on se remet en mémoire : *Dum nox in suo cursu medium iter haberet*. Minuit, chrétiens, c'est l'heure de la naissance du Christ, l'heure de sa Résurrection; la nuit, c'est aussi le temps des saintes veilles, et, enfin, même pour la période indiquée, 6 à 7 heures ne sonnent pas encore les tragiques épouvantelements.

Le R. P. Bruno insiste, à juste titre, car, après tout, les ténèbres étaient dissipées à Beauraing par des phares électriques, et si les médecins n'y ont pas vu clair, ce n'est pas nécessairement la faute du diable. Le R. P. insiste : « Le Diable exploite notre sottise, en déguisant et maquillant avec un art consommé des morceaux de misère humaine et en les produisant en grand spectacle. *« Donnez-lui un tempérament mythomanesque, de la peur et de la bêtise et il enrichira les compagnies d'autobus à bref délai. »* La bêtise même n'est pas absolument de rigueur car, nous raconte l'auteur, en 1585, à Lisbonne, tout un chapitre des Carmes déchaussés, ils étaient vingt-sept, se sont laissés mystifier, à l'exception de Jean de la Croix, par une pseudo-stigmatisée dominicaine, prieure de l'Annonciade, qui fut par la suite reconnue coupable d'avoir favorisé l'entrée des luthériens dans le royaume et dont les stigmates cédèrent tout de suite à une lotion d'eau savonnée.

Et ne croyez pas les Français moins exposés que les Espagnols à se laisser duper par le diable, à preuve l'histoire rocambolesque de Nicole Tavernier, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté motivée par ses extases, ses visions, qui convertit même des pécheurs en grand nombre, et cependant fut confondue par Mme Acarie, reconnue fourbe et menteuse et, du jour où le diable l'abandonna, apparut ce qu'elle était, grossière, rude et imparfaite. Le diable est tellement fin qu'il est content de perdre peu, par quelques conversions même sincères, pour gagner beaucoup par la suite.

La question est de savoir si les directeurs des Compagnies d'autobus qui ont transporté des milliers de visiteurs à Beauraing et la Compagnie du Nord qui vient d'y transporter le train des 400 pèle-

rins liégeois, avant-garde de milliers d'autres, doivent brûler unierge au diable, en tout esprit de gratitude.

Le diable est malin sans doute, et le R. P. Bruno aussi; il a pu faire quelques dupes, leurrer même des Carmes espagnols, qui sait? — j'en serais surpris — des Jésuites français, mais, enfin, il laisse toujours percer un bout de sa queue et on ne tarde pas tant à le dépister.

La question est non pas d'insinuer cauteusement avec des airs de chattemite, mais de prouver que les cinq voyants de Beauraing sont des mythomanes, depuis l'âge de neuf ans jusqu'à quatorze, des névrosés, des détraqués, des hallucinés, des possédés du diable. La preuve péremptoire est d'autant plus exigible qu'il est manifestement avéré que les cinq enfants contre lesquels s'escrime le R. P. Bruno sont des tempéraments sains, des esprits droits, et je mets, quant à moi, après les avoir vus et entendus, ma tête à couper qu'il n'y a pas trace de dol ou d'artifice dans ces âmes fraîches, limpides, pures comme le cristal, ces âmes qui sentent bon.

Conscient lui-même de l'inanité de ses suspensions, le Révérent Père en appelle au professeur De Greeff. « Aussi, écrit-il, lui serons-nous reconnaissants d'avoir réuni, autant qu'il a pu, les détails extrêmement précieux — pour la découverte de l'action diabolique — et de nous permettre de saisir les faits mystérieux de Beauraing avant leur cristallisation dans la complexité de leur jaillissement. »

Je vous y rejoins, mon Révérent Père, et me fais fort, grâce à une contre-enquête d'une extraordinaire précision, d'établir que pas une, pas une seule des observations du professeur De Greeff qui ne soit sujette à caution.

En attendant, l'éminent historien de Saint-Jean de la Croix se tourne vers le grand docteur mystique et lui demande, ce qui facilite singulièrement la démonstration, la condamnation à priori de toutes les manifestations surnaturelles, de toutes les révélations. « Dès lors que Dieu nous a donné son Fils qui est sa Parole, Il n'a plus d'autre parole à nous donner. Il n'a plus à nous parler. » Donc, « il faut toujours repousser ces communications sensibles. Supposé que quelques-unes viennent de Dieu, on ne lui fait pas injure en les repoussant et en ne les voulant pas... *Il est sage de fermer la porte à toutes ces manifestations et de les rejeter toutes.* Mauvaises, on repousse le piège de Satan. Bonnes, on écarte les obstacles à la foi... Il convient donc à l'âme de les repousser les yeux fermés, sans examiner d'où elles proviennent ».

De qui donc se moque l'éminent théologien? Il nous a tantôt vanté les révélations de La Salette, de Lourdes, de Pontmain et a fait reproche à la Vierge de Beauraing de ne pas avoir déployé plus d'éloquence. Et maintenant, au nom de saint Jean de la Croix, il jette toutes les révélations par-dessus bord, commande même aux interlocuteurs de Dieu de lui fermer l'oreille, s'il s'avisait de leur parler!

L'éminent théologien semble prendre un malin plaisir — inspiré, peut-être, je le redoute, par le Malin, — de laisser planer dans l'esprit de ses lecteurs l'équivoque entre les locutions intérieures s'adressant à telle personne déterminée, ayant pour objet son intérêt propre, et celles qui visent un but d'édification générale. Le saint Docteur estime, quant aux premières, qu'il n'y a pas lieu de s'en entretenir, car, à les supposer d'origine divine, elles produisent immédiatement leur effet, l'âme en a reçu le fruit; à les supposer fausses, au contraire, il y a danger d'y revenir, péril d'illusion. S'agit-il de visions qui constituent un appel à transmettre au peuple chrétien, appel à la prière, érection d'un centre de pèlerinage, il est manifeste qu'il importe au plus haut point d'en établir le bien-fondé et, conséquemment, d'instituer à leur sujet une enquête consciencieuse.

De laisser dans l'ombre une distinction aussi essentielle pour paraître englober dans une même mise à l'écart toutes les manifestations surnaturelles, est presque tendre un piège à la bonne foi des lecteurs. Je n'en tire pas moins, pour cela, ma profonde révérence à l'éminent théologien.

(A suivre.)

J. SCHYRGENS.

## Appareillage "TÉCO" s. a.

BOIS DE BREUX lez-Liège



Ses **INTERRUPTEURS** d'appartements sont inusables.

Ses petits **DISJONCTEURS** remplacent les fusibles et suppriment les pannes d'électricité.

Dans un couvent ou dans un pensionnat être sans lumière peut être grave.

Employez partout les

Disjoncteurs "TÉCO"

## Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme - Fondée en 1881 - Registre du Commerce d'Anvers n° 1188

CAPITAL : frs. 40.000.000

RÉSERVES : frs. 63.308.768,16

FONDS SOCIAL : frs 103.308.768,16

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Fanneux - 24 place de Meir

44, Boulevard du Rogent, 44

Tél. N° 304.30-304,31

Tél. N° 12 44 27 - 12 54 54

SUCOURSALÉ DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

**PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR**

Obligations Foncières : Intérêt 5,50 %

Caisse d'Épargne Intérêts 3,60 % ; 5 % et 5,50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672

## Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la  
Sauvènière, 93

Siège social : ANVERS  
rue d'Arenberg, 19

BRUXELLES  
Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1<sup>er</sup> rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

## Caisse Urbaine et Rurale

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 28, LONGUE RUE DE L'HOPITAL, 28

Téléphones 313,71 349,70 306,28

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES de 1<sup>er</sup> et de 2<sup>d</sup> rang

**OPÉRATIONS DE BOURSE**

COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS

Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme

1096

# COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE  
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE  
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES